

# La zone guinéenne : les peuples entre le mont Cameroun et la Côte d'Ivoire

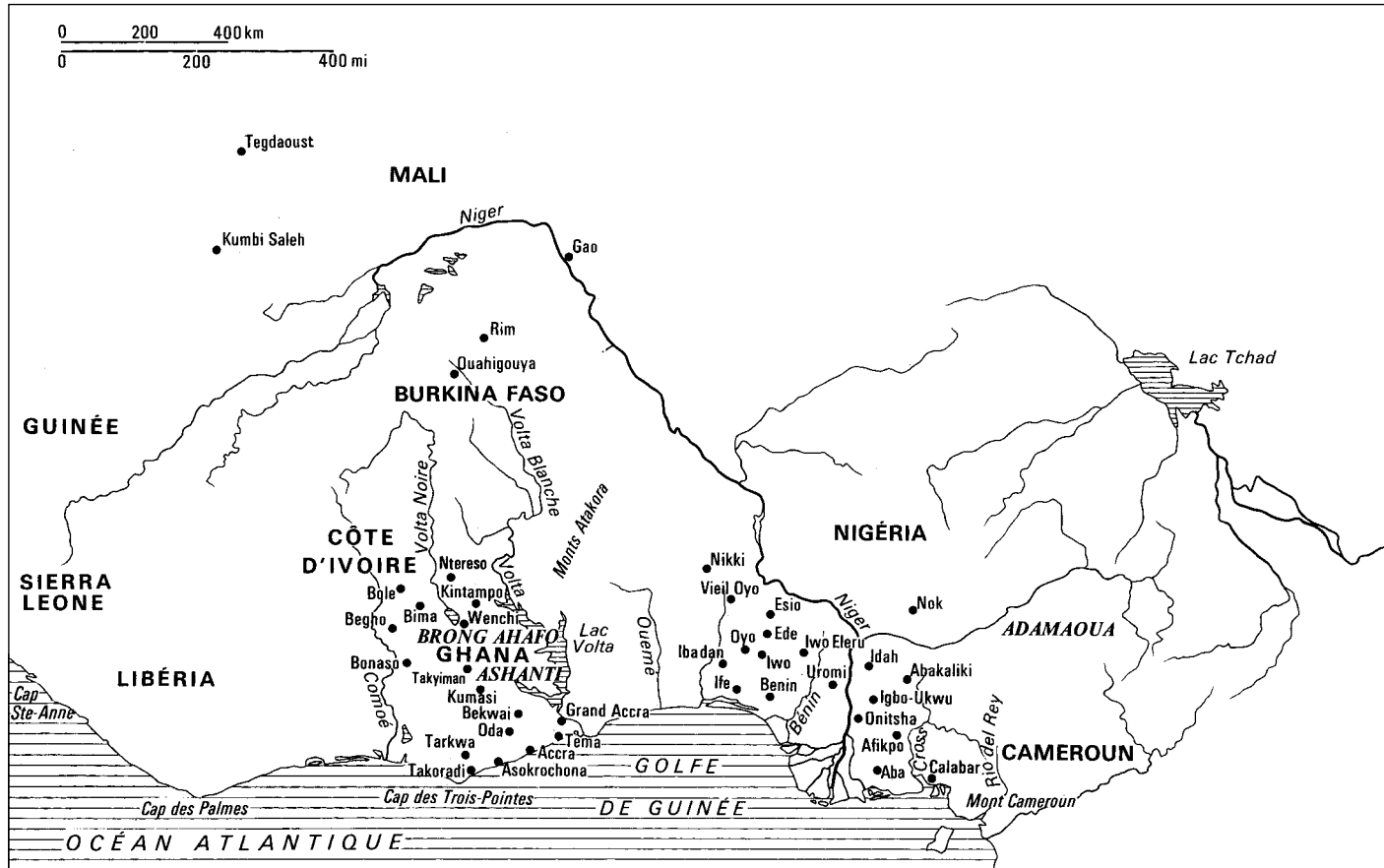
*Bassey W. Andah*  
*avec la collaboration de James R. Anquandah*

Du point de vue étroit de l'historiographie, la période qui va du VII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne constitue une page blanche dans les annales des régions côtière et intérieure de la basse Guinée. D'une part, les sources documentaires, européennes ou arabes, sont fort pauvres; ce n'est respectivement qu'à partir du XIII<sup>e</sup> ou XIV<sup>e</sup> siècle et du XVI<sup>e</sup> siècle qu'elles nous renseignent sur cette région. D'autre part, la tradition orale, à laquelle on peut se fier pour des époques relativement récentes, devient sujette à caution à mesure que l'on remonte le temps. Mais on peut y faire appel pour compléter les renseignements fournis par l'art, l'archéologie, l'anthropologie et surtout la linguistique et jeter ainsi une lumière nouvelle sur ces premières années de l'histoire de la basse Guinée. L'art de certains peuples de la basse Guinée nous donne de précieux renseignements sur l'apparence et l'habillement des indigènes, sur leurs armes et leur habitat à des époques différentes, et constitue ainsi un cadre chronologique indépendant pour l'étude de leur histoire.

Dans l'étude qui suit, nous examinerons minutieusement les sources susmentionnées afin d'en extraire des renseignements sur les types d'habitat qui existaient dans la région de la basse Guinée entre le VII<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> siècle, les caractéristiques linguistiques et sociales des groupes qui la peuplaient à l'époque et leur mode de vie. Nous étudierons également le type de relations qu'ils entretenaient avec des groupes extérieurs et lesquels.

## L'environnement naturel

La côte de basse Guinée désigne en principe la région qui s'étend du cap des Palmes au Cameroun (fig. 17.1). Elle est divisée en deux zones natu-



17.1. Villes et sites mentionnés dans le texte. [Source: B. W. Andah.]

relles; à l'ouest, du cap des Palmes au fleuve Bénin, une côte au rivage régulier et au relief peu différencié, et à l'est, une zone de submersion qui s'étend du fleuve Bénin au mont Cameroun sur 640 kilomètres.

D'un côté, de vastes plaines côtières presque entièrement plates et des embouchures souvent déportées par une dérive littorale orientée du sud-est vers le nord-ouest; entre le cap des Trois Pointes et la Volta, des plateaux de faible altitude s'avancent vers la côte, tandis que des dunes obstruent les estuaires et l'entrée des vallées. De l'autre, le delta du Niger, qui possède plusieurs ouvertures sur la mer; de larges barres de sable, peu profondes et instables, formées par une dérive littorale vers l'est; enfin, des estuaires comme ceux du fleuve Cross et du Rio del Rey, constamment recouverts de marécages.

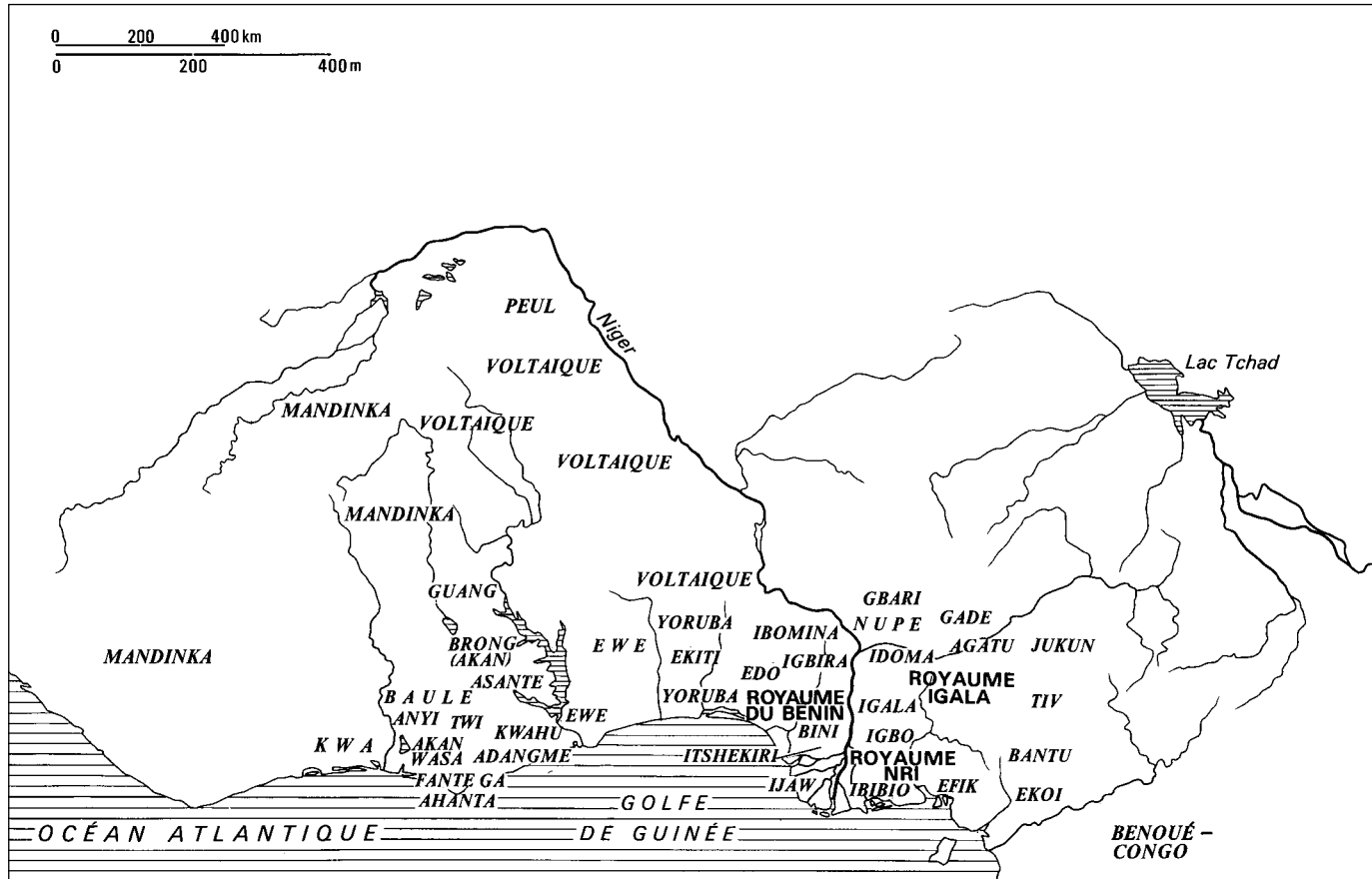
À l'ouest du delta du Niger, on trouve çà et là quelques falaises et des lagunes séparées de l'océan par des cordons de sable. Au Ghana et au Nigéria, des cordons littoraux de largeur variable offrent une protection efficace pour la navigation dans les lagunes.

Au nord des lagunes, la côte intérieure est rocheuse et bordée de falaises en de nombreux endroits; alors que les habitations modernes ont tendance à se percher sur les hauteurs, les anciens villages sont le plus souvent situés au niveau de la lagune.

Derrière la bande côtière, on trouve les hautes terres du plateau ashanti au Ghana et des plateaux de faible altitude au Togo et au Bénin. Le plateau ashanti est depuis longtemps l'une des régions les plus peuplées d'Afrique occidentale, principalement parce qu'elle est bien arrosée, qu'elle possède des sols fertiles et qu'elle occupe une position marginale par rapport à la forêt — savane au nord, étant limitée par le flanc occidental de l'escarpement gréseux du bassin de la Volta et la partie méridionale des monts Togo. La savane arbustive réapparaît le long de la côte à l'est de Takoradi, devenant savane nue sur les plaines d'Accra et s'étendant vers le nord-est le long du couloir sec des montagnes. La mangrove et une végétation marécageuse recouvrent les abords du delta relativement peu étendu de la Volta. La végétation ouverte des plaines s'explique essentiellement par l'insuffisance des précipitations. Du point de vue pédologique, des différences très nettes existent entre les plaines d'Accra et le delta et à l'intérieur même des plaines.

Pris dans son ensemble, le delta du Niger, immense amas de sédiments, est imposant à tous points de vue, contrairement à celui de la Volta qui est restreint par rapport à la longueur du fleuve. À l'est du Niger s'étend une vaste zone de roches sédimentaires, qui abrite le bassin de l'Anambra au nord et celui du fleuve Cross au sud.

Dans les plaines de basse Guinée, le climat et la végétation varient beaucoup plus que le relief. Le « couloir sec » oriental traverse les plaines selon un axe nord-est/sud-ouest, avec une moyenne de précipitations annuelles inférieure à 1 140 millimètres; il s'étend du nord à la mer, passant aussi par la vallée du Niger. Immédiatement à l'est de la chaîne de l'Atakora au Togo, les précipitations atteignent une moyenne supérieure à 1 270 millimètres par an le long de la ligne de partage des eaux jusqu'à Nikki, mais diminuent rapidement à mesure que l'on avance vers le nord. Au sud-est du couloir,



17.2. Groupes linguistiques, peuples et royaumes mentionnés dans le texte. [Source: B. W. Andah.]

le volume des précipitations augmente jusqu'à dépasser 1 525 millimètres. Le régime des pluies se reflète dans la végétation. Tandis que la forêt haute est présente dans les districts situés à l'est d'Ibadan et au sud de la ligne de partage des eaux, la majeure partie des plaines est couverte de savane boisée ouverte. Cette végétation ouverte a probablement contribué au développement d'États relativement grands dans cette région (par exemple en terre yoruba et dans l'actuelle République populaire du Bénin).

## Structures linguistiques et histoire ancienne

Les découvertes archéologiques faites sur les sites de surface et dans les tombeaux (Ife, Benin au Nigéria), comme en profondeur (Asokrochona, Kintampo, Ntereso au Ghana; grottes d'Ugwuelle-Uturu, d'Iwo Eleru et d' Afikpo au Nigéria) indiquent que la côte et la forêt de la basse Guinée, actuellement occupées par des peuples parlant les langues kwa et bénoué-kongo, ont longtemps été peuplées de paysans et, avant eux, il y a plusieurs milliers d'années, de chasseurs. Si les données archéologiques et linguistiques (glottochronologiques) permettent de supposer l'existence d'un lien physique et, en quelque sorte, culturel entre les premiers habitants de la région et les habitants actuels, il reste à en préciser la nature. C'est d'autant plus nécessaire que certains mythes d'origine tendent à montrer que les habitants actuels se sont installés dans la région à une date relativement récente.

Les études linguistiques laissent supposer que la majeure partie de la zone forestière d'Afrique de l'Ouest, qui s'étend sur 1 600 kilomètres depuis le centre du Libéria jusqu'à l'est du bas Niger au Nigéria, est occupée par des peuples parlant une série de langues apparentées, avec des affinités de vocabulaire et de structure. Il s'agit des sous-familles kwa et bénoué-kongo de la famille linguistique Niger-Congo.

Dans la région centrale, les groupes linguistiques les plus importants (sur le plan numérique) sont l'akan (twi, fanti, etc.) et le guang, dominant au Ghana et en Côte d'Ivoire; le gā et l'adangme (dangme) dans le sud du Ghana; l'ewe dominant au Togo et en République populaire du Bénin, et parlé aussi dans le sud-est du Ghana. Selon Greenberg<sup>1</sup>, les membres de la sous-famille kwa orientale en basse Guinée sont les Yoruba-Igala, le groupe nupe (Nupe, Gbari, Igbira et Gade), les Edo, le groupe idoma (notamment Idoma, Agatu et Iyala), les Igbo et les Ijo. Le bénoué-kongo est parlé immédiatement au nord du fleuve Kongo et dans certaines parties de la région du fleuve, notamment par les Ibibio, les Efik, les Ekoi et les Tiv.

S'il fallait voir dans les affinités lexicales et structurales qui caractérisent chacun de ces groupes linguistiques la trace d'une protolangue commune pour chacun, cela voudrait dire qu'il existait autrefois une continuité culturelle dans les territoires où ces langues sont parlées (une bonne partie de

1. J. H. Greenberg, 1955, 1963a.

la forêt guinéenne pour le kwa et les régions orientales de cette forêt ainsi que la savane avoisinante pour le bénoué-kongo du sous-groupe de la Cross River), et qu'une différenciation s'est produite ultérieurement, à une époque reculée mais non encore identifiée.

Les études linguistiques comparatives donnent à penser que l'akan appartient, avec l'anyi, le baule, le chakosi, le nzema et l'ahanta, à un sous-groupe tano dont ne font pas partie les langues guang, abure et belibe. Ces études indiquent aussi que les langues volta-comoe (groupe akan) constituent un véritable groupe ancestral pour de nombreux autres sous-groupes kwa; que les langues résiduelles du Togo sont distinctes des groupes ewe et gā-adangme et que les groupes akan, ewe, guang et gā-adangme forment un ensemble moins étroitement lié aux groupes linguistiques kwa du sud du Nigéria.

On estime généralement que le confluent Niger-Bénoué est le centre d'origine ou de dispersion des peuples de la sous-famille kwa orientale, alors que les membres de la sous-famille bénoué-kongo seraient originaires de l'est et se seraient installés dans la région à une date plus récente. Les études exploratoires de glottochronologie laissent supposer que les clivages qui ont donné naissance aux principaux groupes kwa remontent très loin<sup>2</sup>. Bien qu'on puisse penser que les estimations chronologiques n'ont de valeur que spéculative, la présence de similitudes culturelles importantes parmi les peuples qui parlent aujourd'hui ces langues et les traces d'influences communes laissent supposer que les groupes de la région ont vécu une longue période de divergence stable<sup>3</sup>. De plus les langues kwa sont très caractéristiques et se différencient des groupes linguistiques plus étendus qui les entourent. Elles pourraient bien être le vestige d'une souche linguistique jadis plus large.

Par ailleurs, il n'y a pas, semble-t-il, de frontière très nette entre certaines langues kwa (igbo, par exemple) et des langues bénoué-kongo de la Cross River, comme l'ibibio, l'efik ou le kele, malgré la distinction établie par Greenberg. Williamson a fait remarquer que certaines langues bénoué-kongo (jukun, par exemple) ne possédaient pas de système de classes nominales, contrairement à certaines langues kwa (comme le dogama et l'edo)<sup>4</sup>.

Il semble possible, en revanche, qu'étant restées longtemps en contact étroit, les langues igbo et efik aient insensiblement admis un certain nombre d'emprunts, même dans le vocabulaire de base.

En outre, les données historico-géographiques tendent à montrer que la forêt déjà peuplée a été un obstacle à la pénétration de peuples venus ultérieurement. C'est ainsi qu'il n'y a pas eu de migrations de masse, mais plutôt des incursions limitées à de petits groupes qui, même lorsqu'ils ont exercé une grande influence culturelle, ont probablement été absorbés linguistiquement et parfois physiquement par les populations locales.

2. Voir R. G. Armstrong, 1962, 1964b.

3. R. G. Armstrong, 1964b, p. 136.

4. K. L. A. Williamson, 1971, p. 252.

A part les principaux groupes ethniques comme les Akan-Baule du Ghana et de Côte d'Ivoire, les Bini, les Yoruba, les Igbo et les Ijo du Nigéria, la région de basse Guinée a donc également été habitée par d'autres groupes souvent voisins. L'histoire de ces ethnies plus ou moins importantes a souvent été inextricablement liée. Certains groupes se sont véritablement insérés parmi d'autres, et il y a donc eu de nombreuses inter-influences culturelles.

## La Gold Coast entre 600 et 1100

La période qui va du VII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle en Gold Coast (sud et centre du Ghana actuel) a été de toute évidence une période de formation et de transition entre les ensembles de villages préhistoriques antérieurs au VII<sup>e</sup> siècle, d'une part, et les ensembles urbains, commerciaux et technologiquement très avancés, qui sont apparus en 1200 et par la suite. L'obscurité apparente de la période allant de 600 à 1100 n'est pas due à l'absence d'événements en soi de la période (étant donné qu'on a recueilli dans plusieurs parties du pays beaucoup d'éléments sur la période préhistorique antérieure comprise entre l'an - 1500 et l'an + 500), mais plutôt au fait que les érudits ont prêté relativement moins d'attention à cette période et aux recherches la concernant.

### Les origines préhistoriques

Pendant les I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> millénaires avant l'ère chrétienne, diverses parties de la forêt et de la savane de la Gold Coast furent colonisées par des villageois qui construisirent des maisons en terre battue, en bois, en pierre et en blocs de latérite et pratiquèrent une économie de subsistance combinant la pêche, la chasse, la cueillette ou la « culture » de l'igname, du palmier à huile, des fruits, de la dolique, du micocoulier, du *canarium* et l'élevage de petit bétail à cornes courtes et de chèvres<sup>5</sup>.

Si nous avons des preuves convaincantes et évidentes de la pratique du pastoralisme, celles qui concernent l'agriculture sont plutôt minces, surtout parce qu'il est difficile d'effectuer des recherches archéologico-botaniques dans des sols tropicaux. Néanmoins, il existe tant de témoignages techniques de cette activité, sous la forme de haches en pierre polie et de houes en pierre utilisées pour l'abattage des arbres, le défrichage et la préparation des sols, qu'on est obligé de supposer que la culture de certaines tubéreuses, comme l'igname d'origine autochtone, et de certaines céréales, comme le sorgho blanc ou le millet, est ancienne.

Environ 80 % des sites connus des villages appartenant à l'ensemble Kintampo, ainsi nommé d'après le site type découvert dans la région des Brong, ont été fouillés. La superficie des villages ainsi explorés à ce jour varie

5. C. Flight, 1967, 1976.

entre 2 000 m<sup>2</sup> (Mumute-Brong) et 115 300 m<sup>2</sup> (Boyase, près de Kumasi), en passant par 21 000 m<sup>2</sup> (site de Kintampo KI). On peut en fait comparer certains de ces sites aux villages modernes du Ghana pour ce qui est de la superficie et de la population. Les techniques et l'économie de subsistance pratiquées dans ces villages préhistoriques révèlent une adaptation très évoluée à l'environnement et la spécialisation de ses habitants. Certains éléments semblent indiquer que des aires spéciales étaient réservées aux ateliers des potiers, à ceux des fabricants d'outils en pierre ou aux opérations de meunerie, etc. L'ensemble Kintampo est également celui où l'on a trouvé les sculptures en céramique les plus anciennes de la Gold Coast. Il n'y a aucune raison de penser que les populations dont les restes ont été découverts dans le complexe de Kintampo parlaient une seule langue dans toutes les régions, comme l'affirme Colin Painter, en associant le guan au complexe de Kintampo<sup>6</sup>.

En fait, il est possible qu'une (sinon la totalité) des formes du proto-akan, du proto-guan et du proto-gā/dangme, ait été utilisée pendant le I<sup>er</sup> millénaire avant l'ère chrétienne. Grâce aux correspondances entre les études linguistiques et archéologiques sur le baule, l'anyi, le bia et l'akan, il semble possible (mais cela reste encore à vérifier) que la civilisation proto-akan se soit développée dans des zones de forêt et de savane englobant les régions centrales et le sud de la Côte d'Ivoire et de la Gold Coast, et que l'ensemble Kintampo, dont les sites ont déjà été repérés dans ces deux pays, constitue les vestiges archéologiques d'une population de langue proto-akan adaptée à l'environnement et ignorant les frontières qui existent actuellement entre la Côte d'Ivoire et le Ghana<sup>7</sup>.

Les fouilles archéologiques effectuées dans les plaines d'Accra indiquent que les chasseurs cueilleurs et les pêcheurs de la fin de l'âge de pierre, qui avaient une économie fondée sur les coquillages et la fabrication de la poterie, étaient déjà actifs dans la zone de la lagune de Gao (Tema) entre le IV<sup>e</sup> et le II<sup>e</sup> millénaire avant l'ère chrétienne<sup>8</sup>, et qu'ils se mirent ensuite à fonder des villages agricoles tels qu'on en trouve dans l'ensemble Kintampo, comme le village de Christian situé près de l'Université du Ghana à Legon. Sur le site de Ladoku, une strate de la fin de l'âge de pierre comportant des traces de fabrication d'éclats de silex et de poteries décorées a été découverte immédiatement sous une strate de l'âge de fer comportant des restes de poteries cherekecherete du type dangme et des perles de bauxite que la datation au carbone 14 permet de situer entre 1325 et 1475<sup>9</sup>.

Si les incursions limitées à de petits groupes de population et les contacts commerciaux et culturels sont des caractéristiques courantes de l'évolution de la plupart des sociétés et doivent être dûment prises en compte, en revanche, l'ancienne thèse des exodes massifs de populations d'un endroit à un autre

6. C. Painter, 1966.

7. F. Dolphyne, 1974.

8. J. C. Dombrowski, 1980.

9. J. Anquandah, 1982.



est (sauf dans des cas rares) une façon peu convaincante d'expliquer les origines ethniques et culturelles. A cet égard, les anciennes théories supposant des migrations des Akan d'Égypte ou de l'ancien Ghana, et des migrations de l'actuelle République populaire du Bénin et du Nigéria, des Gã/Dangme doivent être considérées, pour des raisons archéologiques et linguistiques, comme très peu fondées.<sup>10</sup>

L'un des principaux jalons de l'évolution culturelle des populations de la Gold Coast est le commencement et le développement de la métallurgie du fer. Son adoption fut cruciale pour le passage d'une économie paysanne et isolationniste à une économie caractérisée par un très haut niveau technologique, une agriculture extensive, des industries et artisanats diversifiés et des systèmes commerciaux et socio-politiques complexes. Les traces les plus anciennes de la technologie du fer proviennent de Begho (+105 ±255) et d'Abam, Bono Manso (+290 ±350). Les fouilles effectuées sur ces sites ont permis de trouver des vestiges de fourneaux, des scories et de la poterie, ainsi que du charbon de bois qu'on a pu dater.

#### Vestiges concernant la période entre 600 et 1300

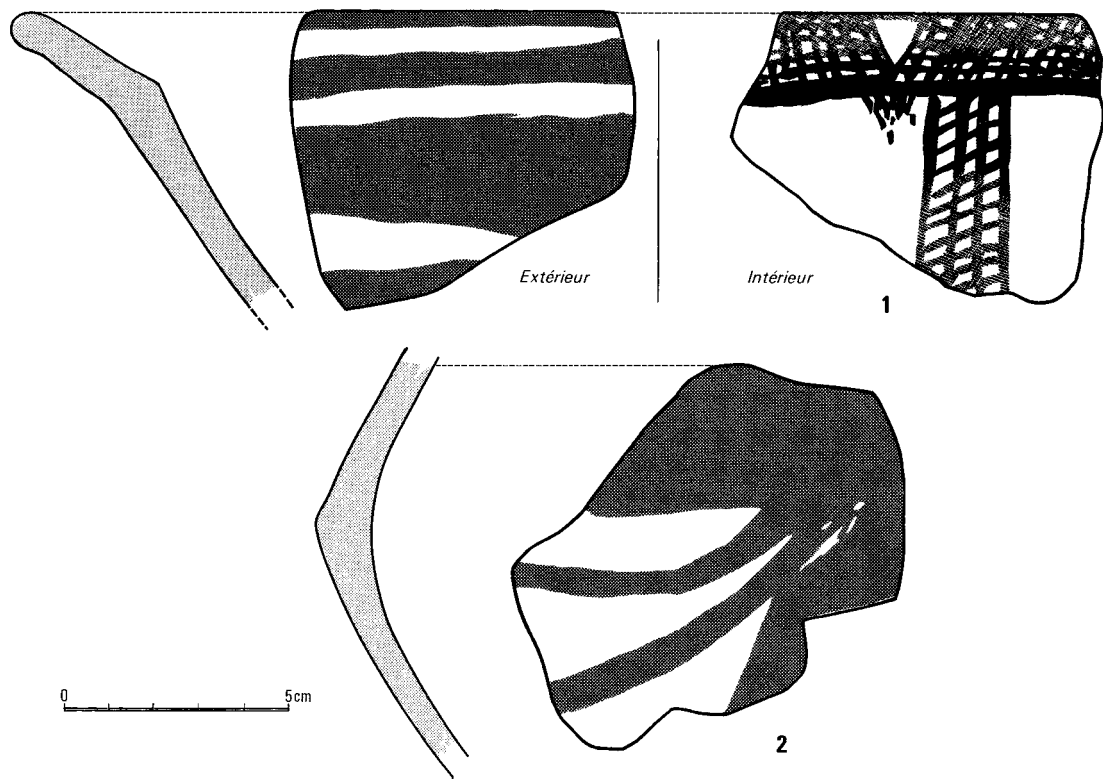
La période comprise entre 600 et 1300 a été qualifiée « d'âge des ténèbres » de l'histoire de la Gold Coast, dans le sens où l'on en sait moins sur cette période que sur d'autres périodes des quatre derniers millénaires. Mais les vestiges que l'on a recueillis incitent à formuler l'hypothèse que cette époque a surtout été une période de formation au cours de laquelle s'est amorcée l'édification des infrastructures de la société. En raison de la rareté relative des vestiges dont on dispose pour reconstituer l'histoire de cette période, on peut se permettre d'extrapoler quelque peu à partir de ceux qui concernent des phases antérieures ou postérieures et de recourir en outre à des preuves indirectes.

#### *L'État akan*

Le site troglodytique d'Amuowi près de Bono Manso remonte à une période (+370 –510) qui précède légèrement celle que nous étudions ici. Mais celle-ci coïncide avec celle de la fonte du fer à Abam (Bono Manso). Les Brong de Bono Manso et de Takyiman ont des traditions ethno-historiques qui laissent supposer qu'ils étaient originaires du « trou sacré » ou site troglodytique d'Amuowi. Chaque année, lors de leur festival Apoo, les Brong de Takyiman rappellent leurs origines traditionnelles dans un chant :

*Nous sommes venus d'Amuowi,  
Créateur d'antan;  
Nous sommes les enfants de la Terre mère rouge  
Nous sommes venus d'Amuowi.*

10. Voir M. E. Kropp-Dakubu, 1976; A. A. Boahen, 1977.



17.3. Poterie à décor peint provenant des fouilles effectuées dans le faubourg de Nyarko de la métropole commerciale de Begho, République du Ghana (X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles). [Source: J. Anquandah.]

Les poteries recueillies à Amuowi et la datation des fouilles laissent supposer que, vers le VI<sup>e</sup> siècle, les Brong de la région de Bono Manso avaient déjà commencé à créer des zones de peuplement permanent qui préludèrent à la naissance de la zone proto-urbaine et urbaine de Bono Manso<sup>11</sup>.

On a attribué au site de Bonoso une date reculée qui correspond exactement à la période considérée. Les fouilles qui y ont été effectuées<sup>12</sup> ont permis de dégager les vestiges d'une industrie de la fonte du fer, des scories, des outils pour le travail du fer et de la poterie ornée d'impressions en dents de peigne. D'après la datation au carbone 14, ce site aurait été habité entre 660 et 1085.

Les traditions orales des Brong Wenchi affirment que leurs clans ancestraux sont sortis d'un trou dans le sol situé à Bonoso, près de Wenchi, après avoir été déterrés par un quadrupède ressemblant un peu à un porc et appelé wankyie. Les traditions désignent Bonoso comme l'endroit où les ancêtres auraient fondé leurs principaux établissements avant de s'installer dans leur première capitale à Ahwene Koko (Old Wenchi).

Un troisième site brong appartenant à cette période est la zone de peuplement proto-urbaine de Begho, à laquelle les traditions orales attribuent le nom du fondateur légendaire Efua Nyarko. Le faubourg de Nyarko, dont la datation au carbone 14 situe l'existence entre 965 et 1125<sup>13</sup>, s'étend sur une zone d'environ un kilomètre carré. Les fouilles qui y ont été effectuées ont permis de découvrir des outils en fer, des objets en cuivre, de l'ivoire et de la poterie recouverte d'engobe et de décorations peintes du même type que la poterie de New Buipe du IX<sup>e</sup> siècle (fig. 17.3 à 17.5). Les vestiges recueillis à Nyarko traduisent les tendances générales de la période comprise entre 600 et 1100, à savoir la spécialisation artisanale et technique, les débuts de la civilisation urbaine et, probablement, de l'industrie de l'ivoire ainsi que d'un commerce d'exportation qui devait devenir important dans les siècles suivants. En fait, les données ethno-archéologiques indiquent que la région des Brong a certainement été une zone akan de pointe pour l'évolution de l'agriculture, de la métallurgie, de l'urbanisation, de la formation des États et du commerce extérieur de l'âge du fer<sup>14</sup>, et, bien que nous n'en ayons qu'une vague idée en raison de la rareté des vestiges, la période 600-1100 a certainement été pour les Brong une période de préparation active à celle qui devait être l'apogée de la civilisation brong.

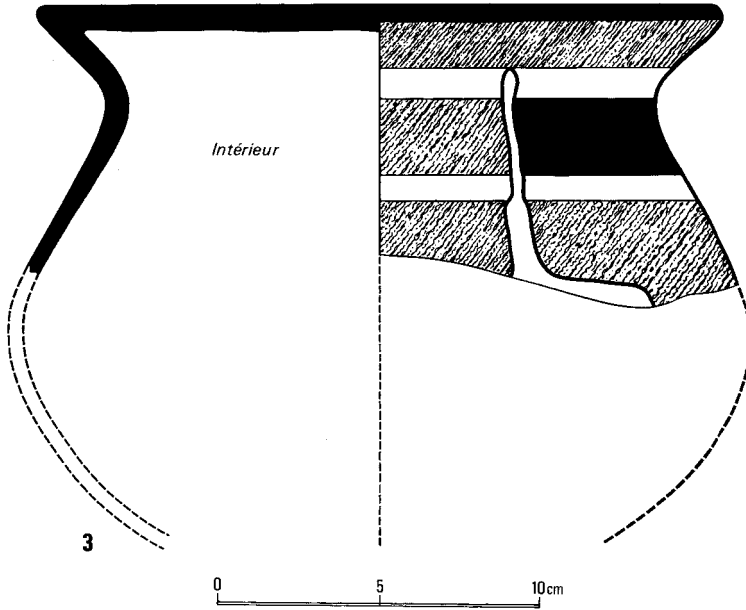
Les régions des Asante (Ashanti) et des Wassa sont bien connues pour leurs sites perchés sur des sommets de collines qui étaient les emplacements favoris des établissements humains de l'âge de fer de la période comprise entre le début de l'ère chrétienne et 1500. Les plus célèbres de ces sites sont Nkukoa Buoho (à côté de Kumasi), Bekwai, Kwapong, Obuasi Monkey Hill, Nsuta, Tarkwa, Ntirikurom et Odumparara Bepo. Ces sites semblent avoir été des villages entourés de palissades. On y a

11. K. Effah-Gyamfi, 1978.

12. J. Boachie-Ansah, 1978.

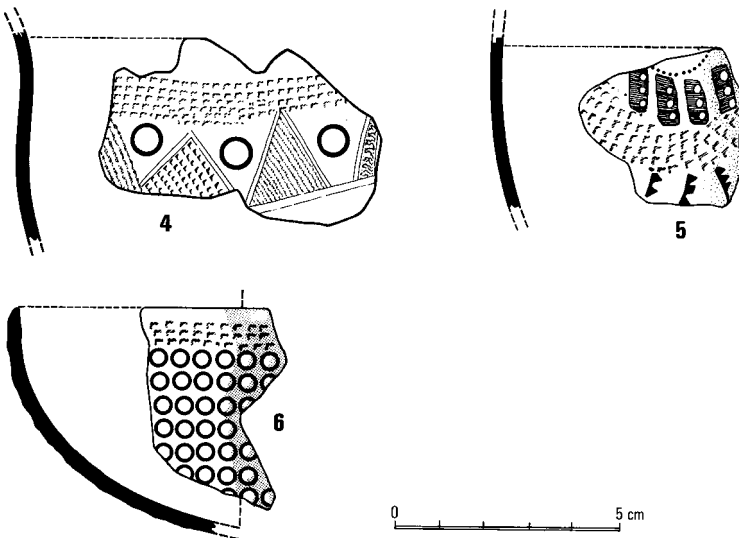
13. L. B. Crossland, 1976.

14. J. Anquandah, 1982.



17.4. Poterie avec engobe et gravure à la roulette provenant des fouilles de Nɛw Buipe, République du Ghana (VII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles)

[Source: J. Anquandah.]



17.5. Poterie décorée par estampage provenant des fouilles de Nɛw Buipe, République du Ghana (VII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles).

[Source: d'après R. N. York, 1973.]

découvert d'importants vestiges de poteries à bec saillant et à corps et bords largement décorés. Ces poteries se rencontrent quelquefois en même temps que des scories de fer, des fragments de fourneaux et des vestiges anachroniques de l'âge de pierre tels que des haches en pierre polie, des perles de quartz, des microlithes, des meules et, à l'occasion, comme à Odumparara, des perles de bauxite. Bien qu'aucun de ces lieux n'ait encore été vraiment fouillé et daté au carbone 14, la poterie archaïque caractéristique qu'on y a découverte suffit à les situer bien avant la période 1600-1900, lorsque la forme la plus populaire parmi les potiers de la région des Akan était le pot de forme architecturale complexe recouvert d'une glaçure « fumée » et non pas des pittoresques décorations de la période antérieure. Oliver Davies<sup>15</sup> a qualifié les sites haut perchés des Asante et des Wassas de « médiévaux », terme qui est manifestement peu satisfaisant dans le contexte culturel traditionnel africain. A Nkukoa Buoho, à côté de Kumasi, le style des poteries trouvées au sommet de la colline semble succéder chronologiquement à la culture Kintampo, ce qui indiquerait que des poteries abondamment décorées des sites de cette zone situés sur des sommets de collines appartiennent à peu près à la période 600-1100. A défaut d'autre chose, les vestiges de la métallurgie du fer trouvés dans cet ensemble démontrent le caractère fondateur de cette période, qui inaugura la grande époque de la civilisation urbaine, de la formation d'États et des échanges commerciaux à longue distance dont nous avons la preuve à Adanse, Denkyira et Asante (fig. 17.6 et 17.7).

La zone d'Akyem Manso et d'Akwatia est célèbre pour sa production de minéraux précieux exportables. Mais son importance pour l'archéologie tient à ses fortifications de terre<sup>16</sup>. Celles-ci consistent en terrassements élevés en boue séchée entourant chaque village et servant de structure défensive. Chaque terrassement bordait une tranchée ou un fossé profond. Ces fortifications se retrouvent à Akwatia, Manso, Oda, Abodum, Kokobin, Domiabra, etc. On a déjà fouillé un certain nombre de ces sites fortifiés afin d'essayer de vérifier les deux hypothèses formulées pour expliquer leur fonction. La première hypothèse est qu'ils ont été construits dans un but défensif. Selon la seconde, ils étaient destinés à entourer des camps de travail construits pour exploiter la zone alluviale de la vallée du Birim<sup>17</sup>.

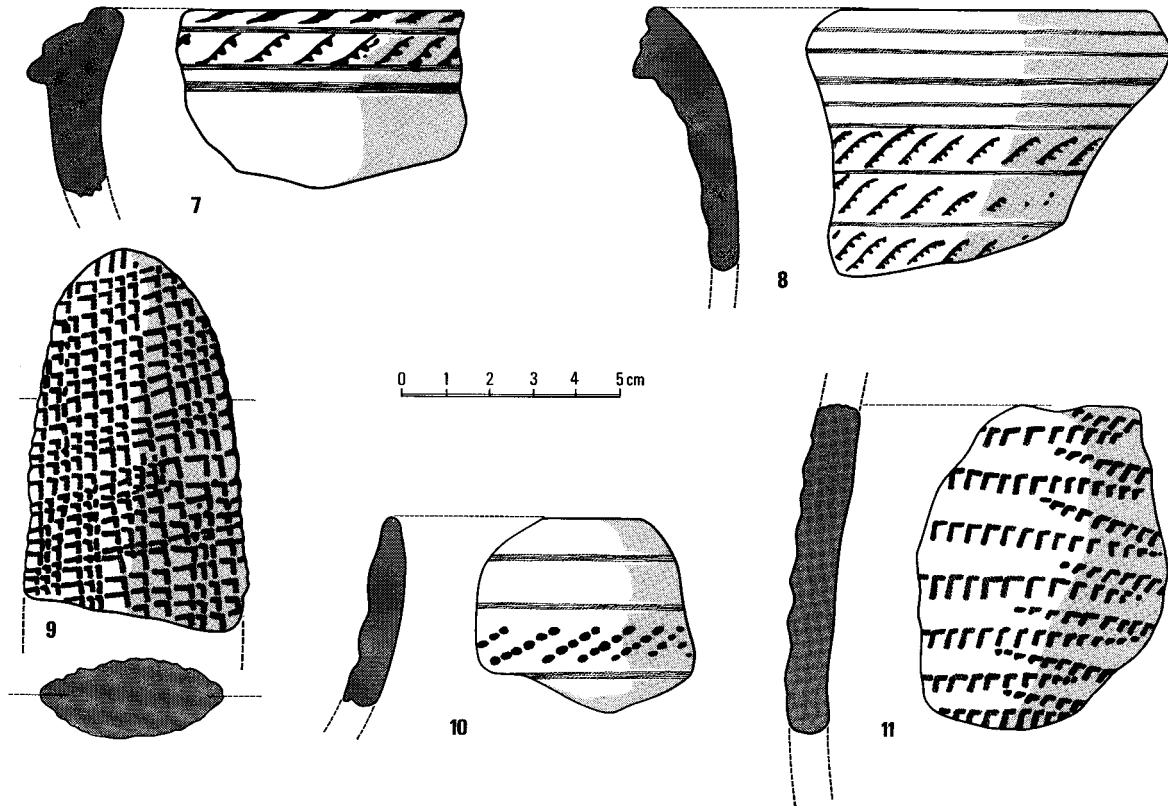
Il semble que l'hypothèse du « but défensif » l'ait emporté sur la théorie du « camp de travail ». Les fouilles ethno-archéologiques les plus récemment entreprises sur le site des fortifications d'Akyem Manso ont permis de dégager des poteries abondamment ornées à bords saillants (semblables à celles de l'ensemble de sites haut perchés des Asante Wassas), ainsi que des traces de fonte du fer, des haches en pierre polie, des perles et des meules<sup>18</sup>.

15. O. Davies, 1967.

16. *Ibid.*

17. P. Ozanne, 1971.

18. D. Kiyaga-Mulindwa, 1976.



17.6 (doc. 7 et 8). Poterie à bordure en saillie, richement décorée, de la période II, provenant de Nkukoa Buoho, près de Kumasi (vers 500-1200). [Source: J. Anquandah.]

17.7 (doc. 9, 10 et 11). Matériaux de la culture « néolithique » de Kintampo, de la période I, provenant de Nkukoa Buoho, près de Kumasi (vers -1500/-500). Outil de potier. [Source: J. Anquandah.]

*Les Guan*

Les traditions orales indiquent que le pays des Kwahu figurait parmi les zones occupées par des peuplades de langue guan avant l'arrivée des Adanse dans cette zone, et que les Guan pré-Akan portaient le nom de Kodiabe, en raison de leur prédilection pour une économie de subsistance fondée sur la production de l'huile de palme. Les traditions font état de l'existence d'un certain nombre de chefs avisés qui auraient poussé les Guan à créer des colonies de peuplement dans la région, à savoir Adamu Yanko, Bransem Diawuo, Odiaboa, Kosa Brempong et Yaw Aweré. On raconte que, vers l'an 1200, les Guan qui occupaient les plaines d'Afram auraient établi leur capitale à Ganebofo, d'où la dynastie des Atara aurait gouverné les Guan des plaines d'Afram. Il se serait créé à Juafo Abotan un centre pratiquant activement le commerce de l'ivoire, de la noix de kola, du bétail, du sel et des esclaves avec la savane soudanienne<sup>19</sup>.

L'archéologie n'a pas encore démontré le bien-fondé de ces traditions. Mais un certain nombre de fouilles ont été entreprises dans la grotte de Bosumpra (on pense que ce nom n'est pas sans rapport avec la divinité guan Bosumpra) et les habitations troglodytiques d'Apréku, Tetewabuo et Akyekyemabuo<sup>20</sup>. La datation au carbone 14 indique que, vers 1000-1300, le plateau des Kwahu était occupé par des chasseurs, pêcheurs et pasteurs nomades et des cultivateurs de palmiers à huile qui fabriquaient de la poterie à glaçure « fumée »<sup>21</sup>.

Une autre région où l'archéologie a appelé l'attention sur les Guan est celle de Kyerepong Dawu. La population autochtone de Dawu Akuapem est de langue guan, bien que sa langue et sa culture aient été considérablement éclipsées pendant les temps modernes par les peuples Akwamu et Akuapem Akan. La zone de Dawu et d'Awukugua est constellée de grands tertres constitués de déchets déposés par la population locale pendant un long laps de temps que la datation au carbone 14 situe entre 1400 et 1600. Les fouilles entreprises dans ces tertres ont mis à jour des débris, notamment de la poterie importée de Shai, des ornements en ivoire, des peignes en os, des objets en cuivre et en fer et des sculptures en argile à tête plate de style *akuaba*<sup>22</sup>. Bien que ces très nombreux tertres datent d'une période légèrement postérieure à celle qui nous intéresse ici, le contexte culturel dans lequel ils s'insèrent n'est pas sans évoquer les processus formateurs qui présidèrent à la naissance des États modernes des Guan des collines d'Akuapem.

*Les Gā et les Dangme*

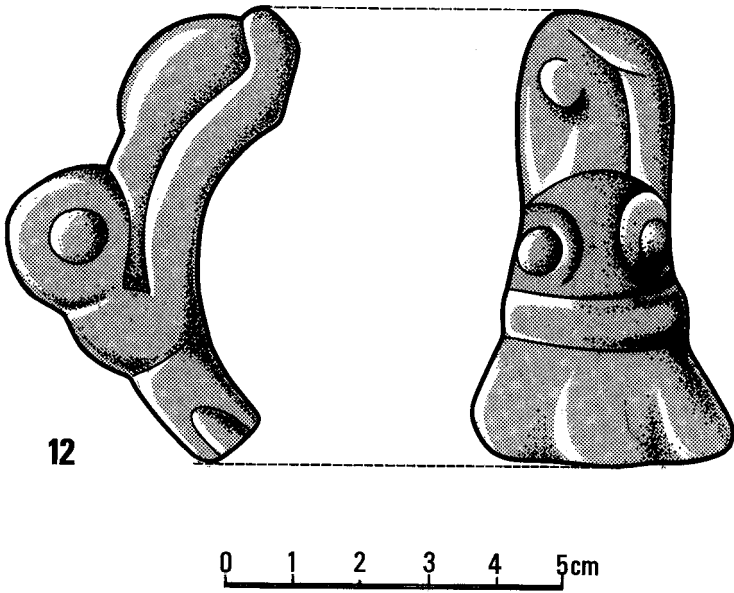
Si on les examine objectivement, et sans succomber aux préjugés transmis par des traditions orales déformées, les données archéologiques et ethno-linguistiques relatives aux plaines d'Accra indiquent que les Gā et les

19. J. R. Wallis, 1955.

20. F. B. Musonda, 1976.

21. A. B. Smith, 1975; C. T. Shaw, 1944.

22. T. Shaw, 1961.



17.8. Les potiers shai dangme du site de l'âge du fer moyen de Cherekecherete, dans les plaines d'Accra (Gold Coast), successeurs des peuples de l'âge du fer du VII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle, fabriquaient des poteries décorées de têtes d'animaux domestiques et d'êtres humains, modelées et stylisées. [Source: J. Anquandah.]

Dangme ont probablement habité les plaines d'Accra pendant un à deux millénaires<sup>23</sup>. En fait, on pourrait même aller jusqu'à supposer une évolution gā-adangme autochtone dans les plaines d'Accra. Un certain nombre de sites, tels que Gbegbe, Little Accra, Prampram et Lōlōvō (bien que non datés encore), recèlent des ruines de zones de peuplement comprenant un grand nombre de poteries non importées d'Europe, et, par conséquent, datables d'une période antérieure à 1400. Il est vrai que les sites d'Ayawaso, de Great Accra, de Ladoku et de Shai datent de la période 1550-1900, soit la grande période de l'urbanisation, de la formation des États et des systèmes commerciaux complexes (fig. 17.8). D'autre part, Ladoku et Shai étaient le point de convergence d'un grand nombre de villages remontant à la période 600-1400, dont Cherekecherete, Adwuku, Tetedwa, Pianoyo et Hioweyo. Les dernières recherches effectuées dans la région adangme des plaines d'Accra indiquent qu'entre l'an 1000 et l'an 1300, les habitants adangme de la région de Prampram, Dawhenya et Shai pratiquaient une économie de subsistance (pastoralisme, pêche, extraction du sel, culture en terrasse du sorgho blanc) et un système sociothéocratique qui devait entraîner une

23. La question de l'origine des Gā et des Dangme est controversée. La théorie selon laquelle ils auraient émigré de la région du Dahomey et du Nigéria a été propagée par des anciens du pays dangme, notamment par Carl Reindorf, Noa Akunor Aguae Azu, D. A. Pupilampu, Nene Lomo II d'Ada, S. S. Odonkor de Krobo et La Nimo Opta III de Doryumu, Shai. Cette opinion est partagée par des érudits tels que Kropp-Dakubu, E. O. Apronti, Irene Odotei et Louis Wilson.



conurbation, soit le jumelage de Shai et de Ladoku en 1300-1900, et une civilisation caractérisée par le développement de la science herboriste, des traditions musicales proverbiales et philosophiques du type *klama* et un système monarchique et théocratique<sup>24</sup>.

### *Le pays des Ewe*

Les recherches dans cette région se sont jusqu'à présent bornées à des travaux de reconnaissance en surface dans des endroits comme Vume Dugame, Bator, Amedzofe-Avatime, Wusuta et Akpafu. Certains de ces sites témoignent de façon très évidente de l'existence de colonies de peuplement pratiquant la métallurgie. Les traditions associées aux sites d'Akpafu, Wusuta et Kanieme font état de la pratique de la métallurgie pendant des siècles, et les vestiges archéologiques, bien que non datés, semblent confirmer ces traditions. Mais il existe de nombreux sites de la région de la Volta qui, comme il a été noté plus haut, contiennent des microlithes, des haches en pierre polie et des houes en pierre, ce qui semble indiquer que leur occupation s'est poursuivie de façon continue jusqu'à l'époque moderne. Il n'y a aucune raison de ne pas établir de lien entre les Ewe actuels et les vestiges culturels de l'âge de fer et de la fin de l'âge de pierre qui se rencontrent dans l'ensemble du pays ewe.

### Établissements urbains anciens

Les données dont on dispose montrent qu'il existait au moins deux grands types d'établissements urbains au Ghana actuel avant l'arrivée des Européens : les centres commerciaux comme Begho et les capitales politiques comme Bono Manso. Des établissements qui étaient essentiellement des centres d'échanges se sont développés au confluent Tain-Volta pour une large part grâce aux migrations et au commerce avec des régions lointaines. Des recherches archéologiques ponctuelles ont mis à jour des vestiges d'établissements de ce type, en particulier à Kitare, Begho, Bicu, Old Bima et Buipe.

Il reste à étudier en détail l'évolution des groupes autochtones et d'immigrants qui peuplaient ces sites en procédant à des fouilles systématiques. Toutefois, les découvertes déjà faites à Jakpawuase, par exemple, semblent indiquer qu'avant l'apparition des Manden cette région était relativement peuplée et qu'on y trouvait de vastes agglomérations ainsi que des groupes de communautés apparentées qui avaient constitué un réseau d'échanges commerciaux locaux sans doute fondés sur le troc de denrées alimentaires et de produits agricoles.

Les recherches effectuées à Begho ont fait apparaître que la localité était essentiellement de culture brong avec des traces notables d'influences extérieures. Selon Posnansky, des séries de tertres formant souvent des L ou des carrés creux en leur milieu, d'un à deux mètres de haut et de vingt mètres de large, en dessinent les quartiers. Le quartier le plus grand, celui

24. J. Anquandah, 1982.

des Brong, consiste en plusieurs centaines de tertres qui s'étendent sur plus d'un kilomètre. Les quartiers sont séparés sur un à deux kilomètres par un espace où affleure la latérite et qui devait être réservé au marché<sup>25</sup>.

Bima et Bofe étaient deux autres gros centres commerciaux de la même région sans doute contemporains de Begho et qui devaient pour une large part leur prospérité au commerce du Moyen-Niger. Avant de devenir une ville, Begho (Bew) avait connu une phase agropastorale dont le début remonte à 3 500 ans et groupé des sociétés numériquement importantes qui utilisaient des outils du type néolithique kintampo. Des vestiges de poteries en particulier donnent à penser qu'avant le milieu du II<sup>e</sup> millénaire de l'ère chrétienne (surtout aux XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles), les populations établies à proximité de Begho (à l'époque préurbaine de Begho) appartenaient essentiellement au groupe indigène des Bono.

Selon Posnansky, Begho était déjà un grand centre avant de commercer avec les régions lointaines. Ses habitants exploitaient les terres fertiles dès le II<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne et cultivaient l'igname et le palmier à huile auxquels sont venus s'ajouter par la suite le sorgho et le millet. Aux Brong (Akan) des premiers temps se sont peu à peu intégrés des peuples de langue voltaïque et de langue manden qui avaient des activités différentes<sup>26</sup>.

Begho a vraiment commencé à exister en tant que centre commercial au XI<sup>e</sup> siècle mais n'a atteint son apogée qu'au XIV<sup>e</sup> siècle. Il semble qu'elle ait alors compris jusqu'à cinq cents groupes d'habitations et cinq mille habitants. Elle était constituée de cinq quartiers distincts, dont le plus grand, le quartier brong, s'étalait sur nettement plus de 500 mètres. Les terres cultivées s'étendaient bien au-delà.

Bien qu'hétérogène, la population de Begho était probablement en majorité autochtone (Brong et Pantera). Sur la nature de cette société, on n'a guère que les renseignements que peut fournir l'étude de la vie traditionnelle des Akan aujourd'hui. La tradition veut qu'il y ait eu des esclaves domestiques et un système de clans dynamique. Les objets trouvés dans les tombes et les variantes des formes d'inhumation attestent la diversité des comportements religieux.

Comme pour beaucoup d'autres établissements anciens, on ne sait pas comment Bono Manso (à 16 kilomètres au nord de Takyimán) a été créée. Selon la tradition orale, elle aurait été fondée vers le V<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne par un groupe habitant autrefois le site troglodytique d'Amuowi. Pour Effah-Gyamfi, l'expansion de Bono est due dans une large mesure à l'intégration au sein d'un État unique de diverses chefferies qui existaient déjà vers la fin du I<sup>er</sup> millénaire<sup>27</sup>. Bono Manso n'était pas la première localité importante de la région, mais elle fut la première à conquérir la suprématie sur toutes les autres en tant que capitale du royaume bono. Bono possède de riches gisements d'*atwet weboo* (nodules de latérite dont on extrait le fer). Les recherches archéologiques ont permis en fait de découvrir au moins

25. M. Posnansky, 1973, p. 156-162.

26. M. Posnansky, 1980.

27. K. Effah-Gyamfi, 1975.

cinq centres métallurgiques à peu près équidistante des cours d'eau et des rivières. Ces sites datent, l'un du IV<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, et les autres probablement de l'époque urbaine. Toutefois, comme celles d'Amuowi, les quelques poteries trouvées sur le site jugé le plus ancien sont identiques à celles qui ont été mises au jour à Bono Manso dans les premiers gisements, ce qui donne à penser que l'emplacement de Bono Manso était déjà occupé avant la fondation de la capitale.

Bono Manso se trouvait aussi à la limite de la savane et de la forêt, ce qui permettait d'échanger sur le plan régional les produits de l'un contre les produits de l'autre. Pour le commerce international, cette localité était l'extrême limite, au sud, que les bêtes de somme pouvaient atteindre sans dommage : c'était par conséquent la zone d'échange des produits étrangers contre ceux des régions du sud du Ghana. La région de Bono Manso produisait, outre l'or alluvionnaire très recherché par les commerçants mande, des noix de kola. On n'a pas comme à Begho trouvé trace d'un quartier étranger, ce qui signifie que la population de Bono était plus homogène ethniquement. A Bono, le pouvoir central régissait aussi les activités commerciales alors qu'à Begho, le commerce semble avoir échappé au politique.

Effah-Gyamfi déduit de l'examen des poteries que Bono Manso était peut-être un des premiers établissements akan. Selon lui, la région de Bono Manso aurait pu se trouver à la frontière entre le premier groupe de culture akan pure du Sud, les premiers non-Akan et les Akan mélangés du Nord et du Nord-Ouest respectivement<sup>28</sup>. Cela, joint aux données linguistiques, montrerait la continuité d'un grand nombre de groupes ethnoculturels pendant les cinq cents dernières années.

## Le pays yoruba entre 600 et 1100

Dans le pays yoruba, les fouilles archéologiques se sont à ce jour limitées à Ife et à Oyo et seule l'Ife urbaine remonte à la période qui nous intéresse. Les découvertes archéologiques confirmées par la tradition orale indiquent qu'il y a eu trois grandes phases dans la vie d'Ife ; elles sont évoquées assez précisément par Ozanne<sup>29</sup>.

A en juger par les résultats des fouilles et des études ethnographiques faites à Ife et à Oyo, la ville yoruba traditionnelle comprenait apparemment plusieurs groupes d'habitations construites autour de cours de tailles différentes où se trouvaient habituellement des poteries destinées à recueillir l'eau tombant des toits. Il y avait toutefois entre les diverses villes des différences sensibles de caractère (fondamentalement historique et écologique) qui, si l'hypothèse de Johnson est exacte, pourraient dans certains cas s'expliquer par le mode de croissance. Selon lui, Ife est le type même

28. *Ibid.*

29. P. Ozanne, 1969.

de la ville à développement progressif. Elle a commencé par être entourée d'une enceinte unique au-delà de laquelle s'étendaient les terres agricoles qui n'étaient protégées que par une *igbo-ile*, ceinture de forêt dense vierge de toute construction à l'exception de quelques sépultures; puis, lorsqu'elle est devenue suffisamment importante pour risquer d'être l'objet d'un siège prolongé, elle a été dotée d'une enceinte défensive extérieure englobant les terres agricoles<sup>30</sup>.

Plusieurs historiens estiment que l'un des principaux facteurs de l'expansion des sociétés urbaines et politiques a sans doute été l'institution de royautes divines. Wheatley affirme en outre que l'instauration de ces royautes était due à des influences extérieures et non à un transfert du pouvoir au sein de la société yoruba<sup>31</sup>. Bien qu'on ne sache pas avec précision comment elles ont essaimé, on considère qu'elles ont sans doute fortement contribué à l'urbanisation. Le même spécialiste, toutefois, admet que les villes yoruba seraient une création spontanée et non autoritaire, qu'elles résulteraient d'un processus organique de stratification sociale interne et non de l'adoption de structures symboliques et politiques empruntées à l'extérieur. Seule une étude archéologique systématique des sites appropriés de la région permettrait de vérifier cette théorie. Quoi qu'il en soit, les régimes politiques dans le développement desquels la notion de royauté divine a joué un rôle important sont ceux de Benin et de Nri.

Aux yeux d'Allison, il y a un lien entre les sculptures en pierre du pays yoruba et l'art classique d'Ife, encore que le style de ces sculptures diffère de celui des objets en laiton et en terre cuite d'Ife. On les trouve jusqu'à 100 kilomètres d'Ife dans la forêt yoruba centrale et à Esie, à 90 kilomètres environ au nord d'Ife, au bord de la forêt, notamment dans deux villages situés maintenant dans la savane où l'on compte au moins neuf sites<sup>32</sup>.

Dans les bosquets sacrés d'Ife, entre l'enceinte extérieure et l'enceinte intérieure, on trouve des statues de granit ou de gneiss local de style naturaliste qui représentent des personnages de type négroïde. Les plus intéressantes sont les deux statues connues sous les noms d'Ikena et d'Ore. Une troisième statue en stéatite représente une femme agenouillée à l'écart dans un bosquet voisin. Elles sont d'un style généralement comparable à celui de certaines sculptures en bois yoruba modernes. Divers autres objets en pierre sont groupés autour des deux figures de granit et dans d'autres clairières du bosquet d'Ore.

Ailleurs à Ife, il existe un certain nombre de pierres dressées travaillées, dont la plus frappante est une fine colonne de granit sculptée appelée *opa oranmiyan* [bâton d'Oranmiyan], l'un des fils d'Oduduwa et le fondateur d'Oyo. Cette colonne a été restaurée (sa hauteur est de 54 mètres) et décorée de pointes de fer alignées ayant la forme d'un trident allongé. Sur la grande place du marché s'élève l'*opa ogun* [bâton d'Ogun] (dieu de la

30. S. Johnson, 1921.

31. P. Wheatley, 1970.

32. P. Allison, 1968, p. 13 et suiv.

guerre et du fer), qui fait 15 mètres de haut et a la forme d'une massue cylindrique.

Les statues d'Ikena et d'Ore sont les seules qui soient faites en pierre dure à Ife, mais Eshure dans le pays ekiti — à 80 kilomètres au nord-ouest — possède un groupe de sculptures qui présente avec elles des affinités évidentes : ainsi, les personnages de pierre d'Abá Ipetu (huit en tout), dont l'attitude, le collier, les bracelets et le drapé sont identiques, mais qui sont plus stylisés. Il y a d'autres statues d'inspiration iféenne sur des sites situés dans un rayon d'une cinquantaine de kilomètres autour d'Ife : par exemple, Kuta à l'ouest, Ikirun au nord et Efon au nord-ouest.

Plusieurs têtes en terre cuite de forme conique ont été découvertes à Ife. Toutes présentent des affinités avec la statuaire en pierre de cette ville, dont la zone d'influence reconnue s'élargit peu à peu. Ainsi, des fragments de dallage formé de tessons de poteries caractéristique d'Ife ont été mis au jour à Benin, à l'est, et jusqu'à la République populaire du Bénin et au Togo à l'ouest. Allison pense toutefois que les sculptures en pierre ne peuvent être originaires que d'Ife même.

Le principal groupe de sculptures en pierre du pays yoruba est celui de la ville ibomina d'Ésie, qui est encore à la lisière de la forêt bien que la savane ne soit distante en général que de quelques kilomètres au nord et ait déjà empiété sur la forêt en de nombreux points. L'histoire récente d'Ésie est liée à celle d'Oyo plus qu'à celle d'Ife.

Les statues en pierre sont presque certainement des vestiges d'une implantation antérieure. On compte plus de huit cents *ere*, comme les nomme le peuple esie, encore que leur nombre soit difficile à évaluer, beaucoup d'entre elles n'ayant plus ni tête ni membres. Elles semblent être toutes en stéatite, pierre qui est extraite à proximité de la ville, et mesurent en général, lorsqu'elles sont entières, une soixantaine de centimètres, leur taille oscillant cependant entre 20 cm et près de 1, 30 m.

Bien qu'à l'heure actuelle les Ibomina de la savane prétendent avoir un passé commun avec les Oyo, le premier *orangun* (chef suprême) d'Ila, grande ville ibomina de la forêt, était selon la tradition l'un des sept petits-fils d'Oduduwa, mentionné dans les récits de la dispersion opérée à partir d'Ife. Dans l'affrontement final avec les Oyo d'Ibadan, Ila était aux côtés des Ekiti, des Ilesha et des autres Yoruba de la forêt.

La tradition attribue les objets aux premiers occupants de la région, qui ont été soumis ou colonisés par les Oyo. C'était des habitants de la forêt, de culture iféenne, comme le montrent plusieurs caractéristiques qui se retrouvent souvent dans leurs sculptures.

Les sculptures naturalistes en terre cuite et en laiton d'Ife que l'on fait remonter avec une relative certitude aux XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles étaient certainement associées au culte des ancêtres de l'*oni* (roi) d'Ife, de même que les remarquables sièges de quartz et monolithes de granit. La statue naturaliste de granit ou de gneiss d'Ikena semble appartenir à la même période et avoir eu une source d'inspiration similaire. Les huit cents statues d'Ésie qui, avec leurs coiffures élaborées et autres parures, sont pour la plupart en position

assise, représentent sans doute des personnages royaux. Elles sont moins réalistes que les sculptures d'Ife et pourraient être postérieures.

Il importe notamment de découvrir les liens, chronologiques et autres, qui pourraient exister entre les statues en pierre et les ouvrages en terre cuite et en bronze ainsi qu'entre cette statuaire en pierre et celle d'autres régions d'Afrique de l'Ouest. Cela exige en particulier la mise à jour de vestiges d'établissements pré-oyo dans les régions d'Esie et d'Ijara ainsi qu'une étude géoarchéologique des sources de matières premières. Enfin, l'examen ethnographique des ouvrages en bois et en terre cuite surtout devrait aider à établir les parentés techniques éventuelles.

Dans ses ouvrages sur l'art d'Ife, Willett note les nombreuses caractéristiques générales que les sculptures d'Ife, quoique plus naturalistes, ont en commun avec celles de Nok<sup>33</sup>. Il émet également l'hypothèse que la représentation naturaliste des oreilles d'Ife a été à la base des interprétations stylisées de Benin. Il estime que ces éléments parmi d'autres indiquent la présence de relations à travers le temps et l'espace et d'une continuité de la tradition artistique en Afrique de l'Ouest pendant plus de deux mille ans<sup>34</sup>. Que les hypothèses de Willett soient ou non exactes, les Yoruba semblent constituer le point de départ logique de l'étude des peuples de la côte et de l'intérieur de la basse Guinée. Leur culture se caractérisait notamment par une structure urbaine très élaborée, un langage commun avec des variantes dialectales, une tradition faisant état d'une origine commune, l'adoration d'un panthéon de dieux avec, là encore, des variantes locales et, enfin, une tradition artistique très raffinée. En outre, les Yoruba semblent avoir joué un rôle important dans la fondation de certains royaumes voisins comme ceux de Benin ou de Nupe.

Le rôle clé joué par les Yoruba devient encore plus clair si l'on examine les mouvements de populations les plus anciens dans le sud du Nigéria. Premièrement, le groupe yoruba-igala s'est peu à peu étendu vers l'ouest et le sud à partir d'un point se situant dans le nord-est de son lieu d'implantation. Deuxièmement, la tradition des Igala veut que ce peuple se soit primitivement installé sur la rive orientale du Niger, repoussant les Idoma vers l'est et les Igbo vers le sud. Troisièmement, la situation des Itsekiri dans la partie sud-ouest du delta du Niger indique que ce mouvement du groupe yoruba pourrait être antérieur à l'extension des peuples edo vers la côte.

On suppose également que les Ijo sont descendus de bonne heure dans le delta du Niger<sup>35</sup>. Ce mouvement semble avoir été suivi d'abord par un mouvement des Edo vers le sud, puis s'incurvant vers l'est, et ensuite par une

33. Certaines caractéristiques de Nok semblent préfigurer le « complexe d'Ife », tout au moins en ce qui concerne la poterie et les figurines. Il se peut même que des outils en fer et/ou le travail du fer y aient été importés de Nok; il se peut aussi que ces techniques proviennent soit de Méroé, soit du nord-ouest de l'Afrique, encore que les données actuellement disponibles ne confirment pas cette hypothèse.

34. F. Willett, 1967.

35. R. N. Henderson, 1972.

extension générale des Igbo vers le sud jusque dans les hautes terres à l'ouest du Niger; enfin, par une autre poussée igbo vers la rive orientale du delta, qui se poursuivait encore au moment de la traite des esclaves. L'expansion des Igbo vers l'est, repoussant les peuples de la famille Bénoué-Kongo au nord du fleuve Cross, et sans doute postérieure à la traite des esclaves, n'a été prouvée que très récemment<sup>36</sup>. Cette expansion tardive des Igbo est en partie associée aux pressions démographiques croissantes qui s'exerçaient sur les hautes terres de l'est. Ces mouvements ont peut-être été concomitants d'autres déplacements dont rend compte la tradition orale et que laisse supposer l'imbroglio des groupes linguistiques dans le delta. D'après la tradition orale, on peut également retracer l'expansion tardive des peuples edo vers le centre du delta et la dispersion des peuples ijo à partir du centre primitif de l'ouest du delta, vers l'est, où ils se sont heurtés aux Ibibio du groupe Bénoué-Kongo.

Les légendes d'origine yoruba et les résultats des fouilles archéologiques concordent pour donner à penser que c'est dans la région d'Ife que les peuples yoruba ont commencé à se manifester sans doute possible en tant qu'ethnie distincte. D'autres sources historiques confirment qu'Ife constitue le centre yoruba le plus ancien que l'on connaisse, dirigé par des *oni* qui ont longtemps exercé un pouvoir spirituel sur un vaste territoire. Enfin, c'est à partir d'Ife qu'ont essaimé les fondateurs d'Oyo et cinq autres grandes villes yoruba, ainsi que les successeurs de la dynastie régnant au Bénin vers le XIV<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle. La tradition rapporte que la fondation d'Ife résulte de la victoire sur un groupe autochtone dénommé « igbo » d'envahisseurs ayant l'avantage de posséder des armes en fer.

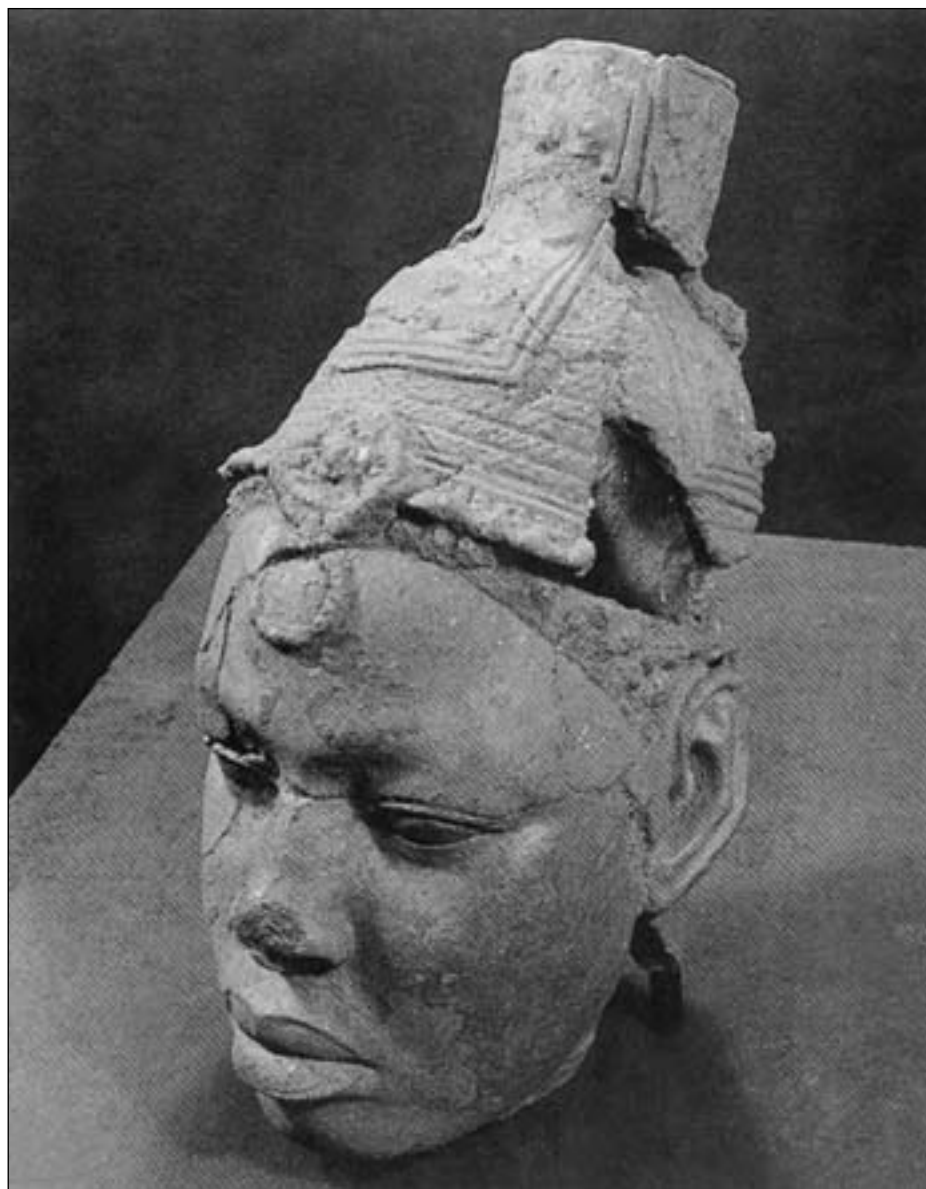
Quelle que soit l'explication des origines d'Ife, il ne fait aucun doute qu'entre le VII<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> siècle Ife dominait culturellement et politiquement les Yoruba et les Bini voisins. On a pu dater avec certitude certains bronzes du milieu du XI<sup>e</sup> siècle et il est possible, bien que ce ne soit pas prouvé, que certains des objets en terre cuite leur soient de beaucoup antérieurs. Récemment les découvertes archéologiques ont fourni quelques-uns des maillons qui manquaient à notre connaissance de l'histoire des Yoruba durant cette période cruciale.

Leo Frobenius a souligné l'importance historique et archéologique d'Ife et des sculptures naturalistes qu'on y a trouvées, encore que la suite de ses travaux archéologiques ne corresponde pas à nos critères modernes et que son interprétation de l'origine d'Ife ne soit pas acceptable<sup>37</sup>. Frobenius a surtout travaillé à Olokun Grove, site caractérisé par la fabrication de perles de verre bleu (*segi beads*). Des échantillons de ces perles trouvés à Kumbi Saleh, Teg-daoust et Gao se sont révélés, aux rayons ultra-violets, identiques à ceux d'Ife<sup>38</sup>; cela permet au moins de supposer qu'il existe un certain lien entre Ife et ces villes soudanaises.

36. G. I. Jones, 1961.

37. F. Willett, 1973, p. 117.

38. C. C. Davison, R. D. Giaque et J. D. Clark, 1971.



17.9. Tête en terre cuite provenant d'une figure d'oui (roi), exhumée à Ita Yemoo, région d'Ife (hauteur: 26,3 cm).

[Source: © Frank Willett.]





17.10. Tête en terre cuite provenant d'une statuette représentant peut-être une reine, mise au jour à Ita Yemoo, région d'Ife (hauteur : 23,1 cm).  
[Source: © Frank Willett.]



17.11. *Tête en terre cuite trouvée près de la route d'Ifewara, région d'Ife (hauteur: 22,5 cm).*  
[Source: © Frank Willett.]

Les découvertes archéologiques confirmées dans une grande mesure par la tradition orale indiquent aussi qu'il y a eu trois grandes périodes distinctes dans l'histoire d'Ife. Au cours de la première période qui remonte à - 350, Ife n'était qu'une poignée de hameaux, treize selon la tradition<sup>39</sup>, situés dans une région très bien drainée de la vallée d'Ife et habités par des paysans. Pendant la deuxième période, celle de l'émergence de l'Ife médiévale, les collectivités rassemblées dans la région ont dû avoir une structure sociale plus forte que celle des hameaux autonomes des premiers temps.

Nous ne savons pas si cette urbanisation et les changements sociaux qu'elle laisse supposer ont été le fruit d'un libre accord entre les collectivités ou s'ils ont été imposés de l'extérieur; nous ne savons pas non plus à quelle date ces changements sont intervenus. Mais on a pu dater le charbon de bois des couches médiévales d'Ife Yemoo de 960, 1060 et 1160. Comme il s'agit peut-être de vestiges des débuts d'Ife, il est fort probable que ces premières et cruciales péripéties de l'histoire de la ville et de ses habitants ont eu lieu entre les VII<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles. Apparemment, c'est également pendant cette période qu'a été créé le réseau routier qui existe encore à ce jour, reliant la région à Ede, Old Oyo et à Benin par Ilesha.

La tradition sculpturale naturaliste d'Ife date également au moins de 960 ± 130. On trouve aussi à Ife et à Benin des perles de verre raffinées. A Ife, la poterie à usage domestique semble plus élaborée qu'à Nok: la décoration, notamment, plus variée, comprend incision (lignes droites, zigzags, points, dessins courbes), polissage, peinture et gravure à la roulette (avec bois sculpté et fils tressés). On utilisait également, pour la décoration, des épis de maïs et des rouleaux d'argile.

## Benin

Les fouilles entreprises par Connah ont montré que les murs de Benin sont un entrelacs de terrassements linéaires servant de délimitation et non de fortification<sup>40</sup>. Elles donnent également à penser qu'à l'instar d'Ife, la ville de Benin aurait pu être à l'origine un agrégat de petits groupes vivant à proximité les uns des autres dans les clairières de la forêt. Chacun de ces groupes jurait allégeance à l'*oba*; il conservait néanmoins ses propres terres ceintes d'un talus et d'un fossé. Benin était entourée par une enceinte intérieure et une enceinte extérieure plus ancienne. Les fouilles indiquent que l'enceinte intérieure a été construite seulement au XIV<sup>e</sup> siècle et plus probablement au milieu du XV<sup>e</sup> siècle. Les coupes révèlent qu'elle remplaçait d'autres structures et traversait d'autres terrassements antérieurs<sup>41</sup>.

39. P. Ozanne, 1969, p. 32.

40. G. Connah, 1975, p. 243.

41. *Ibid.*, p. 244.

La construction de l'enceinte extérieure est attribuée par la tradition à l'*oba* Oguola, à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, et les données archéologiques confirment son antériorité. D'après l'étude des ruines de surface, elle pourrait même remonter au XI<sup>e</sup> siècle. L'envergure de ces ouvrages défensifs, et notamment de l'enceinte intérieure, implique l'existence d'un puissant pouvoir central.

Ce qui reste de la création artistique s'ajoute à la tradition orale pour éclairer cette période de l'histoire de Benin; c'est ce qui ressort, par exemple, de l'utile résumé de Dark sur l'historiographie de l'art et de la technique de Benin<sup>42</sup>. Qu'on aille du connu à l'inconnu (avec les têtes de bronze très stylisées qui étaient encore sculptées après 1897 et considérées comme les plus récentes) ou qu'on parte de l'hypothèse que les plus anciennes têtes de bronze de Benin sont celles qui se rapprochent le plus de celles d'Ife, la chronologie qu'on établit est généralement la même dès lors qu'on accepte de se fier aux points de repère que nous fournissent certaines traditions orales.

Selon Dark, les arts domestiques comprenant la sculpture du bois sont nés à l'époque d'Ere, qui était le deuxième des Ogiso, dynastie précédant la dynastie actuelle. Si, comme le pensent la plupart des spécialistes de l'histoire de Benin, la dynastie actuelle, fondée par Oranmiyan — prince d'Ife et personnage sans doute mythique — remonte à + 1300<sup>43</sup> ou à une date un peu antérieure, et si l'on accepte la tradition qui rapporte l'existence de dix-sept Ogiso avant cette époque<sup>44</sup>, Ere aurait commencé à régner entre 900 et 980 (dans l'hypothèse où chaque roi aurait régné de vingt à vingt-cinq ans)<sup>45</sup>.

Dark note que sous Ere sont apparues les têtes en bois qui étaient placées sur l'autel des ancêtres, le trône royal (*ekete*), le siège rectangulaire du chef (*agba*), l'éventail de plumes rond (*ezuzu*), la boîte ronde (*ekpokin*) fait d'écorce et de cuir, les épées emblèmes du pouvoir (*ada* et *eben*), les bracelets de cheville en perle (*eguen*) et les colliers (*odigba*) ainsi qu'une sorte de couronne, toute simple. La fondation des corporations de sculpteurs (*igbesanmwān*) et de charpentiers (*onwina*) daterait également du règne d'Ere<sup>46</sup>. Les premiers étaient considérés comme des artistes travaillant le bois et l'ivoire et les seconds comme des artisans produisant des ustensiles non décorés destinés à l'usage quotidien — assiettes, bols, mortiers, pilons en bois, etc.<sup>47</sup>.

42. P. J. C. Dark, 1973.

43. R. E. Bradbury, 1959.

44. J. Egharevba, 1960, p. 75.

45. Egharevba, l'historien de la cour de Benin, retient la première date pour le début de la période ogiso, mais pense que la dynastie actuelle aurait commencé à régner cent trente années avant 1300. Dans ce cas, et toujours dans l'hypothèse d'un règne de vingt ou vingt-cinq ans, Ere aurait commencé à régner entre 850 et 720. Si les dates qu'Egharevba a retenues pour les règnes successifs d'Ozoluwa, qui était au pouvoir au moment de l'arrivée des Portugais à Ovonramwen, sont exactes — et l'on s'accorde à reconnaître qu'elles le sont probablement — vingt et un rois auraient régné en quatre cent trente-trois ans; chacun aurait donc régné en moyenne un peu plus de vingt ans. On obtient la même moyenne si l'on suppose que les trente-six premiers rois de la dynastie actuelle ont régné de 1170 à 1913 — ce qu'indique Egharevba. Voir J. Egharevba, 1960.

46. P. J. C. Dark, 1973, p. 8.

47. J. Egharevba, 1960.

Dans cette hypothèse, la société de Benin aurait atteint à l'époque d'Ere le stade où l'organisation des artistes et des artisans s'imposait. En outre, le rôle des ancêtres dans les affaires des vivants semble avoir fait partie des croyances de Benin. Ainsi, les têtes en bois avaient une fonction commémorative. Leur fabrication a donc précédé de trois cent cinquante ou quatre cent cinquante ans le travail du laiton (qui aurait commencé pendant le règne d'Oguola) et, partant, celle des têtes en bronze qui sont parvenues jusqu'à nous. On ne connaît pas avec certitude la date à laquelle l'art des bronzes de Benin a commencé, mais Dark pense qu'il remonte au premier quart du XIV<sup>e</sup> siècle, du moins si l'on accepte de prendre 950 pour point de départ de la période ogiso. Si celle-ci est antérieure à cette époque, les têtes de bronze pourraient l'être aussi (XIII<sup>e</sup> siècle).

En tout état de cause, même si la chronologie des Ogiso telle qu'on l'a établie n'est pas exacte, il semble raisonnable de supposer que la sculpture existait bien avant la dynastie actuelle et que les sculpteurs avaient l'habitude de fabriquer des têtes en bois pour le culte des ancêtres. La voie était donc tracée pour la fabrication de têtes en bronze à la mémoire des rois défunts. En outre, bien que la technique du travail du bronze eût été introduite à Benin à l'époque d'Oguola, la tradition veut que les bronzes d'Ife y fussent déjà connus. Depuis quand ? Mystère. Si aucune tête en bronze de Benin ne porte la griffe des sculptures d'Ife, quelques autres formes présentent un caractère fortement « iféen » ; s'agirait-il de vestiges des objets importés d'Ife<sup>48</sup> ? Dark souligne qu'aucune pièce comparable n'existe à Ife, mais cette absence ne permet pas d'affirmer que ces pièces n'y étaient pas fabriquées<sup>49</sup>.

Ainsi l'essor de la ville de Benin semble être dû essentiellement au fait qu'un peuple maître de la technique du fer a su exploiter avec succès les ressources de son environnement. Bien que ses origines soient difficiles à déterminer, Benin pourrait dater du début du présent millénaire. Le réseau complexe de terrassements et de murs linéaires que l'on connaît actuellement donne également à penser qu'à l'instar d'Ife elle est née de la fusion progressive de plusieurs villages relevant d'un pouvoir central qui ont définitivement été regroupés au sein d'une agglomération urbaine fortifiée par l'*oba* Ewuare au XV<sup>e</sup> siècle.

Bien que certaines traditions veuillent que le peuple edo soit arrivé sur son territoire actuel il n'y a pas très longtemps en provenance d'Égypte et qu'il y ait cohabité avec des populations soudanaises, les données linguistiques indiquent que les Edo sont en fait implantés là depuis près de quatre mille ans. Pendant la plus grande partie de cette période, l'unité politique a été le village où l'autorité était exercée par les hommes selon une hiérarchie fondée sur l'âge et qui était autonome sur les plans politique, culturel et économique.

48. F. Willett, 1967, planches 89, 97 à 99.

49. P. J. C. Dark, 1973, p.8 et 9. Jusqu'à ce que les Portugais atteignent la côte de Guinée, le laiton devait y être très rare et on a peut-être dû fondre des objets anciens afin d'obtenir la matière première nécessaire à de nouvelles sculptures. S'il est donc possible que les premières têtes en bronze soient postérieures au règne d'Oguola, elles n'y sont certainement pas antérieures.

Ce mode simple d'organisation sociale semble par la suite avoir été supplanté par la royauté et des unités politiques plus complexes. On ignore ce qui a entraîné cette modification des anciennes structures. Certains spécialistes l'expliquent par l'influence des peuples voisins yoruba de civilisation plus ancienne, qui, depuis de nombreuses années, forment un royaume au pouvoir centralisé. D'autres estiment que des unités politiques relativement importantes se sont développées de façon indépendante dans la région.

Il est manifeste que dans le pays edo la croissance urbaine a été de pair avec l'évolution politique. On sait qu'entre le X<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle environ, des agglomérations comme Udo, Uromi et Benin se sont urbanisées.

A la phase initiale a succédé une période de « sélection », marquée par de fortes rivalités politiques entre les premières villes et les chefferies (1170 environ), qui auraient entraîné l'implantation à Benin d'une dynastie étrangère yoruba. La nouvelle dynastie semble avoir donné à la ville l'impulsion qui lui a permis de devenir la principale agglomération de la région<sup>50</sup>.

On peut dire que l'essor de Benin et son développement socioculturel ont été le point de départ de la civilisation bini, caractérisée par une structure politique centralisée, un système de défense organisé, un commerce extérieur, une religion ainsi qu'un art et un artisanat raffinés tout à fait remarquables.

## Igbo-Ukwu et le « royaume » nri

Les premiers bronzes nigériens ont été découverts dans le pays igbo à l'est du Niger. Au cours de fouilles systématiques, une centaine de bronze d'aspects différents ont été mis au jour à Igbo-Ukwu, petite ville du nord du pays igbo, au sud-est du Nigeria et à Ezira, à 24 kilomètres à l'est d'Igbo-Ukwu<sup>51</sup>.

On a notamment trouvé à Igbo-Ukwu et à Ezira des bronzes striés, divers objets comme des cannes à pommeau sculpté en forme de tête, des figurines humaines striées portant des bracelets de cheville, des défenses d'éléphant et des statuettes en bronze représentant des mouches, des scarabées, des œufs de sauterelles (criquets ?), des têtes d'animaux (léopards, éléphants, béliers et singes), des escargots et des pythons. Il y avait des milliers de fragments de poteries, quelques pièces entières et une chambre mortuaire dont l'occupant était enterré en position assise au milieu de riches offrandes, en particulier des perles.

La plupart des bronzes d'Igbo-Ukwu sont de petite taille, à l'exception de certains récipients de 40 centimètres environ de diamètre; seuls quelques-uns représentent des êtres humains: une tête à double face, un pendentif en forme de visage, une statuette équestre et les figures ornant le devant de deux autels. La spécificité d'Igbo-Ukwu ne tient pas exclusivement à

50. A. F. C. Ryder, 1969, p.7-9.

51. T. Shaw, 1970.

la décoration; plusieurs types d'objets semblent témoigner d'une culture matérielle propre au sud-est du Nigéria.

De nombreux éléments iconographiques — motifs floraux circulaires, croissants et doubles spirales, aigles aux ailes déployées — se retrouvent dans l'art du Sud-Ouest. Leur présence à Igbo-Ukwu pourrait préfigurer la tradition de cette région puisqu'on fait remonter le site au IX<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, soit à une date antérieure à celle d'Ife, considérée généralement comme le berceau de la grande métallurgie nigériane.

En outre, les bronzes igbo ont une teneur métallique particulière: ils sont fortement plombés contrairement à ceux du Sud-Ouest. La totalité des objets trouvés à Igbo-Ukwu — y compris les objets en argile, en verre, en fer et en cuivre — pourraient provenir du tombeau d'un ancien dirigeant igbo qui régnait sur le nord du pays igbo et au-delà.

Onwuejeogwu, qui a étudié très soigneusement les découvertes archéologiques à la lumière des cultures existantes, a pu établir des parallèles très étroites entre la vie préhistorique et la vie actuelle<sup>52</sup>. En fait, partant des deux catégories de données ainsi que des données fragmentaires fournies par la tradition orale nri et du fait connu que des lignées nri ont essaimé en pays igbo, Onwuejeogwu s'est efforcé de reconstituer l'organisation sociopolitique du peuple nri depuis les temps les plus reculés jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Sa principale conclusion a été que les Nri de la région d'Igbo-Ukwu et des régions voisines avaient instauré un système reposant sur l'exploitation rituelle des symboles<sup>53</sup>.

Toutes les données, archéologiques et autres, montrent que l'hégémonie nri en pays igbo date du IX<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne et qu'elle était fondée sur l'exploitation des idéologies, doctrines et symboles religieux. Les lances, les massues, les arcs et les flèches, les coutelas et les houes étaient transformés en objets rituels et l'effusion de sang était tabou et sacrilège, ce qui excluait le militarisme. C'est en envoyant des colons dans les autres villes qui faisaient acte d'allégeance à l'*eze nri* par un serment rituel que le royaume nri s'étendait. Le pouvoir de l'*eze nri* n'était pas militaire mais rituel et mystique.

La tradition orale attribue au royaume nri la paternité des institutions politiques locales, en particulier de la société *ozo*, association hiérarchique d'hommes, et il lui est toujours rendu hommage dans les cérémonies rituelles et d'intronisation. Le pouvoir était détenu par l'*eze nri* et la relation avec les régions sur lesquelles il régnait était assurée par des prêtres itinérants qui procédaient à des purifications rituelles et conféraient l'autorité. Le centralisme politique nri est unique chez les Igbo et on ne connaît pas bien ses rapports avec des mécanismes tels que les loges *ozo*. Bien que rien ne subsiste de l'autorité de l'*eze nri*, ce type de société a continué à jouer un rôle dans la prise des décisions locales malgré la mise en place des rouages gouvernementaux coloniaux puis nationaux.

52. M. Onwuejeogwu, 1974.

53. *Ibid.*

Le peuple nri a étendu son influence au-delà du nord du pays igbo jusqu'aux établissements igbo de la rive occidentale du Niger et aux communautés riveraines antérieurement soumises à la domination de Benin dans le bas Niger. Onitsha est un compromis caractéristique résultant de la conjonction des systèmes politiques nri et bini<sup>54</sup>.

On trouve dans les tombes des personnalités importantes un symbole essentiel d'autorité et de pouvoir: la cloche. Les découvertes faites à Igbo-Ukwu et à Ezira sont le témoignage exemplaire d'une pratique qui a manifestement persisté jusqu'au début de ce siècle. Le fait qu'Ezira était un grand centre d'oracles considéré comme le lieu de repos des esprits des morts confirme le caractère d'attribut du pouvoir de cet objet en bronze.

Une infinité de comparaisons peuvent être établies avec les régions voisines du sud-est du Nigéria. Au nord, des cloches royales figuraient parmi les objets placés dans les tombes des rois igala. Dans les régions igbo de l'est, soumises à l'hégémonie aro, des messagers signalaient, en faisant tinter une batterie de cloches, l'arrivée des personnalités importantes; les chefs qui vivaient à la frontière des pays igbo et igala employaient des cloches spéciales, et dans ces régions on trouve aussi des cloches dans toutes les sépultures.

Les résultats de recherches récentes inspirées par les découvertes d'Igbo-Ukwu et fondées sur une étude des styles et une analyse ethno-historique montrent qu'il pourrait exister au sud-est une tradition de travail du bronze distincte de celle du sud-ouest. Certains des objets en bronze du sud-est exposés dans des musées au Nigéria, aux États-Unis d'Amérique, en Grande-Bretagne et en Europe continentale rappellent ceux d'Igbo-Ukwu et correspondent aux valeurs culturelles matérielles des institutions politico-religieuses ibo traditionnelles. La cloche est un thème dominant dans ces bronzes d'origine inconnue trouvés au Nigéria<sup>55</sup>.

S'il y a des analogies entre les bronzes d'Igbo-Ukwu, d'Ife et de Benin telles que l'emploi de motifs représentant des têtes de bélier et d'éléphant, elles n'ont sans doute pas une grande importance du point de vue de l'histoire de l'art. Les détails de décoration et de construction sont plus révélateurs. Par exemple, on retrouve les séries de points allongés entre des lignes continues à Igbo-Ukwu comme dans le style « chasseurs » des bronzes du bas Niger. En outre, l'analyse de Werner a montré que la majorité des figurines du bas Niger qui sont au Musée de Berlin sont, comme celles d'Igbo-Ukwu, en bronze véritable<sup>56</sup>, alors que les pièces de Benin sont presque exclusive-

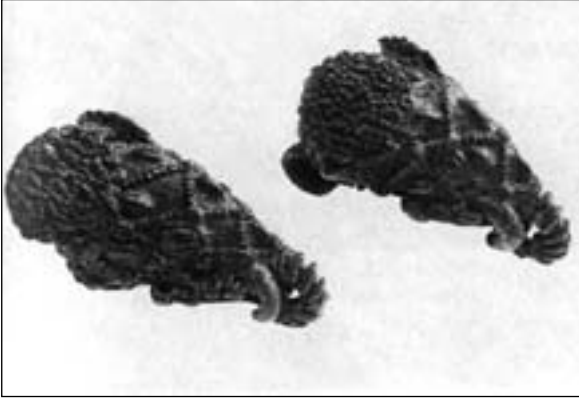
54. R. N. Henderson, 1972, p.297.

55. N. C. Neaher, 1979. L'hypothèse selon laquelle les artistes du Sud-Est pourraient avoir utilisé le latex pour la confection des modèles mérite d'être examinée attentivement car on a pu prouver que plusieurs groupes se servaient de la gomme. Les Igbira, les Tiv et les Igala employaient des caoutchoucs provenant de variétés locales de ficus. Les bronzes attribués aux deux premiers groupes portent nettement la marque d'une excellente matière et il est intéressant de noter que la première étude publiée sur les bronzes igbo faisait mention de modèles en latex. Cette technique du latex est courante dans les régions où l'on trouve en abondance des plantes et des arbres à caoutchouc, c'est-à-dire dans la savane. On a répertorié plus de vingt types de ficus de cette espèce dans la seule savane nigériane.

56. O. Werner, 1970.



17.12 a à f. Objets trouvés lors des fouilles d'Igbo-Ukwu.



17.12 a. Pendentifs en bronze, en forme de têtes d'éléphants, provenant du dépôt d'objets royaux (hauteur : 7,4 cm).

[Source : © Thurstan Shaw.]



17.12 b. Motif ornant un bâton de commandement, provenant du dépôt d'objets royaux (hauteur : 14,5 cm).

[Source : © Thurstan Shaw.]



17.12 c. Pendentif en bronze, en forme de tête de bélier, provenant du dépôt d'objets royaux (hauteur : 8,9 cm).

[Source : © Thurstan Shaw.]



17.12 d. Pot en bronze entouré de cordes, avec socle en bronze servant d'autel (au fond et à gauche).  
Dépôt d'objets royaux (30,48 cm de long).  
[Source: © Thurstan Shaw.]



17.12 e. Pot de forme ronde, provenant du dépôt d'objets royaux (hauteur: 29 cm).  
[Source: © Thurstan Shaw.]



17.12.f. Poterie en terre cuite, très décorée, provenant de la décharge d'Igbo-Ukwu (hauteur: 40,6 cm). [Source: © Thurstan Shaw.]

ment faites d'un laiton où l'addition de zinc s'accroît à mesure qu'on avance dans la chronologie.

Tous ces éléments semblent étayer la thèse de William Fagg selon laquelle il existait deux principaux styles dans la métallurgie de l'Afrique de l'Ouest: celui d'Ife/Benin et le yoruba moderne au centre du Nigéria, et des traditions perpétuant l'emploi de minces bandes de cire ou de latex pour les modèles. Tant qu'on ne connaissait pas les dates d'Igbo-Ukwu, il n'était pas possible de déterminer quel style était antérieur à l'autre. Il semble aujourd'hui que la tradition d'Ife et de Benin se soit greffée sur une tradition distincte plus ancienne. Comme on l'a montré pour le travail du cuivre, il est aussi très possible que la tradition de la métallurgie du fer à Igbo-Ukwu ait été distincte de celle d'Ife/Benin et de Nok.

Les fouilles d'Igbo-Ukwu ne permettent aucun doute: la métallurgie du fer dans le sud-est du Nigéria remonte au moins au IX<sup>e</sup> siècle, et tout

porte à croire qu'elle est encore plus ancienne. Comme elle exigeait — et exige encore — une technique très poussée, elle ne se rencontre pas partout. Les forgerons igbo les plus connus sont ceux d'Akwa (à l'est d'Onitsha); ils auraient obtenu le fer (en minerai) des fondeurs igbo d'Udi — à l'est d'Akwa — et ne l'auraient reçu d'Europe que beaucoup plus tard. Parmi les fondeurs igbo des hauts lieux de la métallurgie, il faut mentionner les Abiriba (fonte du fer et forgeage du fer et du laiton) de la Cross, qui se trouvaient près de la crête d'Okigwe-Arochuku, et les forgerons nkwerre du sud de cette région<sup>57</sup>.

Les fouilles de la région d'Akwa ont permis de découvrir quinze gongs et une épée en fer semblables à ceux qui sont encore fabriqués par les forgerons d'Akwa, ainsi qu'un grand nombre de cloches en bronze et d'autres objets qu'on ne peut pas attribuer avec autant de certitude aux forgerons d'Akwa et qui datent de  $+1495 \pm 95$ <sup>58</sup>.

On ne sait pas quelle est la relation chronologique et culturelle entre Ife et Igbo-Ukwu, encore que Willett pense qu'Ife soit beaucoup plus ancienne qu'on ne le croit, voire plus proche de Nok que ne le laissent supposer les données dont on dispose actuellement (X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles)<sup>59</sup>. Si les perles d'Ife sont les mêmes que les perles « akori » de la côte guinéenne, comme l'indiquent les éléments ethnographiques du sud du Nigéria et comme le pense Frobenius<sup>60</sup>, on peut concevoir que les perles en verre d'Igbo-Ukwu étaient fabriquées à Ife. Dans ce cas, la culture d'Ife remonterait au moins à la même époque que les objets d'Igbo-Ukwu (IX<sup>e</sup> siècle). Si certains objets trouvés dans les tombeaux à Daïma, dans le bassin du Tchad, indiquent des contacts commerciaux entre Ife et Daïma, il est très probable que le parallèle culturel peut être transposé sur le plan chronologique. Il est donc possible qu'Ife remonte au moins au VI<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne<sup>61</sup>.

Les bronzes et les perles découverts traduisent la santé de l'économie et la maîtrise artistique des sculpteurs et montrent dans quelle mesure la région faisait partie du réseau d'échanges internationaux. Shaw a émis l'hypothèse que certaines perles étaient importées de Venise, et surtout d'Inde par l'Afrique du Nord, et que ces importations faisaient partie d'un ensemble d'échanges internationaux portant également sur le cuivre. Selon le même auteur, la matière première des bronzes — à savoir le cuivre et le bronze plombé — venait des mines de cuivre de Takedda et, plus loin, du Sahara<sup>62</sup>. Bien que cette théorie puisse se révéler juste, il est intéressant de constater que, selon Onwuejogwu, ce matériau était disponible à Abakaliki et à

57. D. Northrup, 1972.

58. D. D. Hartle, 1966, p. 26; 1968.

59. F. Willett, 1967.

60. L. Frobenius, 1912, vol. II, p. 318-319.

61. G. Connah, 1981, p. 173 et suiv. À cet égard, il n'est pas sans intérêt de noter qu'il y a dans la tradition iféenne de la sculpture de la pierre, de l'industrie du verre et de certaines caractéristiques architecturales (pavés formés de tessons) une solution de continuité analogue au hiatus culturel de Daïma (figurines en argile et pavage de tessons) se situant entre le VI<sup>e</sup> et le IX<sup>e</sup> siècle.

62. T. Shaw, 1975a, p. 513.

Calabar et aurait donc pu en provenir<sup>63</sup>. Dans ce cas, il s'agit de savoir laquelle de ces sources a été exploitée la première par les artisans d'Igbo-Ukwu — la source locale ou la source étrangère — et à quel moment.

Faute de preuves du contraire, Shaw juge raisonnable de supposer que les bronzes d'Igbo-Ukwu étaient fabriqués par les Igbo soit à Igbo-Ukwu même, soit ailleurs en pays igbo. Mais il pense que la matière première et les techniques utilisées étaient importées. De l'avis de Shaw, la technique de la cire perdue est un procédé compliqué qui s'est sans doute étendu en Afrique de l'Ouest à partir de l'ancienne Égypte et de la Mésopotamie<sup>64</sup>. Les partisans de cette thèse doivent encore en démontrer la validité et il leur incombe de le faire. L'argument selon lequel ce procédé, trop compliqué, n'aurait pu être découvert par les habitants d'Igbo-Ukwu ni par leurs voisins ouest-africains ne constitue pas une preuve.

La culture matérielle d'Igbo-Ukwu, d'Ife et de Benin est souvent considérée comme l'apogée de l'âge du fer dans la région. Les résultats des fouilles nous présentent des peuples possédant des outils et des armes en fer qui leur permettaient de tirer de la forêt de grandes richesses et appliquant à bon escient leurs conceptions en matière d'urbanisme et d'organisation sociale et religieuse. En outre, ces peuples avaient des contacts commerciaux avec le monde arabe et auraient pu apprendre ainsi la technique de la cire perdue, mais nous n'en avons aucune certitude. Ce que nous appelons apogée peut refléter aussi bien notre ignorance qu'une réalité historique, puisque c'est en quelque sorte par hasard que nous en avons eu connaissance. En d'autres termes, nous ne pouvons pas encore la situer dans le cadre général du développement de la culture matérielle de l'âge du fer dans le sud du Nigéria. Comme l'a très justement souligné Connah, nous devons nous rappeler que cette apogée peut être relative et qu'elle n'est sans doute pas unique<sup>65</sup>.

Un autre complexe de travail du bronze à explorer est celui des herbages du Cameroun, à l'est du Nigéria. Les cloches sont traditionnellement un emblème du chef dans toute la région et elles se rattachaient peut-être à un système d'échange de cadeaux entre des chefs locaux. Un certain nombre de pièces ressemblent aux pièces qu'on trouve au Nigéria, notamment celles qui sont ornées des mêmes bandes segmentées que les cloches en forme de tulipe découvertes dans le couloir du fleuve Cross. Les cloches du Cameroun sont en général plus grandes et plus épaisses, avec des motifs décoratifs caractéristiques. Si un parallèle quelconque peut être établi avec les styles nigériens, il apparaît plus vraisemblablement dans les ressemblances frappantes qui existent avec des bronzes de la région de l'Adamawa dans le nord-est du Nigéria, le long de la frontière du Cameroun. En définitive, des correspondances visuelles et thématiques curieuses existent bien entre certains bronzes du Cameroun, des pièces sao et l'ensemble des objets trouvés à

63. M. Onwuejeogwu, 1974.

64. T. Shaw, 1975*a*.

65. G. Connah, 1975, p. 248.

Igbo-Ukwu. Elles méritent un examen plus approfondi pour que l'on puisse déterminer l'apport du sud-est du Nigéria<sup>66</sup>.

## Les *akwanshi*

Dans la partie septentrionale de la vallée du fleuve Cross, à environ 500 kilomètres à l'est d'Ife, on trouve les traces d'un patrimoine artistique unique en son genre, des sculptures de pierres dures. Ces sculptures connues sous le nom d'*akwanshi* paraissent être l'œuvre d'ancêtres d'un groupe restreint de Bantu Ekoi vivant dans le Nord, à savoir les Nta, Nselle, Nnam, Abanyom et Akagu.

S'il est vrai que dans les endroits d'Afrique de l'Ouest où existent des roches appropriées, des blocs et des éclats de roche naturels ont souvent été considérés comme des objets de culte, il n'en demeure pas moins qu'à l'exception d'une demi-douzaine de cas en pays yoruba, la sculpture anthropomorphe de pierres dures est limitée à une petite région de moins de 1 000 kilomètres carrés sur la rive droite du cours moyen du fleuve Cross. Cette région se trouve dans l'angle ouvert formé par le fleuve Cross et l'un de ses affluents, l'Ewayon. C'est là qu'en 1961 et 1962, Allison a répertorié deux cent quatre-vingt-quinze pierres façonnées de manière plus ou moins recherchée et de facture anthropomorphe. Des amas de petites pierres sculptées, généralement de forme cylindrique ou elliptique, ont également été découverts en certains lieux d'implantation présents et passés dans la région<sup>67</sup>.

Allison a découvert les pierres sculptées dans trente-six sites principaux sur des terres occupées par six sous-groupes ethniques ekoi autrefois autonomes, et dans neuf autres sites où seize pierres ont été découvertes, soit séparément, soit par groupes de deux.

Les groupes les plus nombreux et aussi les plus raffinés et les plus originaux ont été recueillis sur les terres des Nta (50 pierres), des Nselle (90) et des Nnam (94). On a également trouvé vingt-deux pierres dans trois sites du pays abanyom et dix-neuf pierres dans trois sites du pays akagu, mais le travail est de qualité inférieure et le style sans originalité. Les pierres nta, nnam et les plus belles des pierres nselle sont sculptées dans du basalte. Les pierres abanyom et akagu sont sculptées dans un calcaire coquilleux; quelques sculptures de calcaire ont également été découvertes dans des villages occupés autrefois par des Nselle. Le calcaire est probablement plus facile à travailler mais il présente un aspect extérieur rugueux et résiste mal aux intempéries.

Les Nta et les Nselle désignent leurs pierres sous le nom d'*akwanshi*, ce qui signifie « le mort enterré », alors que les Nnam et les autres peuples les désignent simplement sous le nom d'*atar*, « pierres », ou d'*ataptal*, « longues

66. N. C. Neaher, 1979.

67. Voir p. Allison, 1968, 1976.

pierres». A l'heure actuelle, on distingue trois principaux styles: le style nta est caractérisé par une figure cylindrique et l'existence d'un sillon bien marqué entre la tête et le corps; les Nnam choisissaient des blocs de grande taille et couvraient leur surface de décorations abondantes et bien exécutées; les Nselle ont un style qui se rapproche de celui des Nta mais ils produisent parfois des sculptures d'une grande originalité. Il est possible également que ces styles aient une signification sur le plan chronologique.

Les peuples de culture *akwanshi* (y compris les Nde) emploient des formes distinctes, mais apparentées, d'une langue ekoi-bantu<sup>68</sup>. A l'époque qui a immédiatement précédé la colonisation, ils étaient divisés en deux factions antagonistes qui éprouvent encore de l'hostilité l'une à l'égard de l'autre. Dans des temps ethnographiques récents, les affaires de chaque communauté étaient dirigées par les anciens sous les ordres desquels les hommes jeunes étaient organisés en compagnies par classes d'âge. Il y avait aussi des *ntoon* ou chefs prêtres, dont les fonctions à l'époque récente étaient principalement religieuses et cérémonielles. Les pouvoirs du *ntoon* s'étendaient d'un seul village à l'ensemble du sous-groupe.

Allison s'est efforcé de reconstituer la généalogie des *ntoon* pour les peuples nta. Persuadé que l'âge était un élément entrant traditionnellement en ligne de compte pour le choix du *ntoon*, Allison affirme que chaque *ntoon* n'a sans doute pas occupé ce poste plus d'une dizaine d'années en moyenne. Il estime pour des raisons qui paraissent justifiées que les *akwanshi* étaient des pierres commémoratives des fondateurs de la dynastie. Toutefois, sa théorie selon laquelle la dynastie a duré de quatre à cinq siècles repose sur une vue fonctionnelle assez statique du système social des Ekoi, à savoir qu'ils ont toujours été organisés en petits groupes plutôt égalitaires. Il est une autre interprétation des données historiques actuellement disponibles qui paraît davantage fondée, à savoir que ce peuple était organisé en un grand royaume assez peu différent de ceux qui existaient en pays bini et yoruba. De fait, la construction des grands monuments funéraires *akwanshi* de la première époque suppose de telles organisations socio-politiques, solides, centralisées et de grande envergure, disposant de suffisamment de main-d'œuvre. S'il en était bien ainsi, la durée moyenne du règne des rois s'établirait entre vingt et trente ans, ce qui signifierait que les origines des *akwanshi* remontent à une période comprise entre les deux ou trois derniers siècles du I<sup>er</sup> millénaire de l'ère chrétienne et les deux ou trois premiers siècles du II<sup>e</sup> millénaire, soit à peu près à la même date qu'Igbo-Ukwu. Il semble que l'apparition du commerce transatlantique des esclaves ait affecté cet État et entraîné la fragmentation de la société et la dégénérescence de l'art. La sculpture de la pierre s'est poursuivie sous une forme altérée jusqu'à l'époque actuelle, et est pratiquée aujourd'hui principalement sur des bûches cylindriques de bois.

Il est probable que l'écriture *nsibidi* qu'employaient les Ekoi était l'une des réalisations marquantes de cette civilisation ancienne de la région. On

68. D. Crabb, 1965.

trouve sur certaines pierres un symbole *nsibidi* en forme de cercle, qui représentait l'ancienne monnaie de manille et dénotait la richesse. Un tel État devait avoir une base agricole et technique solide et connaître l'usage du fer. Il semble également raisonnable de supposer que le commerce à longue distance était un élément important de la vie et permettait à cet État d'entretenir des relations avec les peuples du nord (Tiv, Jukun, etc.), de l'ouest (Igbo-Ukwu, peuples du delta du Niger, Bini et Ife) et les peuples de langue bantu à l'est. Ce ne sont là qu'hypothèses raisonnées. De toute évidence, il est urgent d'entreprendre des travaux archéologiques dans cette zone si l'on veut combler les lacunes importantes de notre connaissance de l'histoire de l'État et de la société akwanshi.

## Commerce primitif

Cette section examine le degré de développement atteint par les populations de cette région, notamment en ce qui concerne les célèbres sculptures en terre cuite et en alliage de cuivre — qu'on fait généralement remonter au Moyen Âge —, les villes et les campagnes ainsi que les systèmes socio-politiques dans lesquels cet art s'est développé. Si les questions sont assez précises, il n'en va malheureusement pas de même des réponses que nous fournissent nos diverses sources.

Comme on l'a vu plus haut, la plupart des Akan, des Ewe et des Gã-Adangme, les Yoruba, les Edo, les Igbo et autres groupes apparentés, tels qu'on les connaît aujourd'hui, occupaient déjà aux XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles à peu près les mêmes régions de basse Guinée qu'aujourd'hui, et sans doute depuis longtemps. Les Yoruba, notamment, étaient déjà des citadins, comme en témoignent les résultats des fouilles effectuées dans des villes telles qu'Ife, Old Oyo et Ilesha<sup>69</sup>. Les Edo l'étaient aussi, ainsi que le montrent les fouilles de Benin. D'autres, comme les Igbo-Ukwu au Nigéria et les Bono Manso au Ghana, ont instauré des systèmes politiques complexes.

Ces villes se distinguaient des autres agglomérations par leur taille relative, leur composition, leur organisation sociale, leur structuration et leurs fonctions. Elles étaient beaucoup plus fortement structurées autour d'un noyau central et plus peuplées. Avec le temps, elles en vinrent à posséder divers artisans spécialisés, occupés à plein temps ou presque à produire des biens qui n'étaient pas uniquement destinés à la consommation locale. La pratique de diverses industries, telles que le travail des métaux, la fabrication de perles et la teinture, devint bientôt une caractéristique de bien des villes d'Afrique occidentale. Nombre d'entre elles avaient de grands marchés occupant une position stratégique et disposés à intervalles rapprochés en fonction des ressources qui en faisaient la prospérité.

69. P. Ozanne, 1969.



De nombreuses villes d'Afrique de l'Ouest situées dans la zone forestière, la savane soudanienne ou la steppe sahélienne (par exemple Ife, Benin, Ushongo, Idah, Ugurugu au Nigéria; Notse au Togo) avaient des murs ou des fossés défensifs qui instaurent une frontière matérielle entre la ville et la campagne. La taille et la complexité du système social, économique et politique de certaines villes provoquent vite des clivages divers dans leur population. Celle des villages était plus homogène, formant une communauté agraire autour d'un chef unique assisté d'un conseil.

Le fait que ces peuples étaient parvenus à un seuil critique de connaissances techniques permettant de faire subsister une population dense et avaient atteint en matière d'organisation économique les niveaux de spécialisation fonctionnelle décrits plus haut a dû favoriser l'instauration de divers courants d'échanges commerciaux à longue distance. Du point de vue archéologique, ce qu'il est probablement intéressant d'établir, ce n'est pas tant la valeur d'échange de telle ou telle marchandise ni l'existence de contacts commerciaux directs ou d'échanges peu structurés que la localisation de la production et le caractère des lieux où elle est attestée (c'est-à-dire l'analyse des lieux).

Dans beaucoup de communautés agraires primitives d'Afrique de l'Ouest, des haches en pierre polie (appelée *nyame akume* au Ghana) étaient commercialisées à des centaines de kilomètres à la ronde. Des haches de pierre verte de la série Bibiani ont été trouvées dans une grande partie du sud du Ghana. Les râpes en pierre de la culture kintampo, qui a livré les plus anciennes traces de pratiques agricoles au Ghana autour de -1500, étaient faites de marne dolomitique manifestement acheminée sur de longues distances, puisqu'on la trouve aussi bien dans les plaines d'Accra que dans le nord du Ghana<sup>70</sup>. A Kumasi, Nunoo a découvert une « fabrique » de haches en pierre sur les berges du Buruboro et du Wiwi<sup>71</sup>. Comme principaux témoignages de cette activité, on trouve des ébauches de hache de pierre et les stries laissées dans la roche d'affleurement par les opérations de meulage et de polissage. Le rayon de distribution de ces haches n'a pas encore été déterminé.

A Rim, près d'Ouahigouya au Burkina Faso, on trouve des emplacements de « fabriques » de haches remontant à la dernière période du Néolithique/âge du fer; le site semble avoir été un centre important, fournisseur de régions où la matière première faisait défaut<sup>72</sup>.

De toute façon, la découverte de râpes ou de haches en roche verte à des endroits extrêmement éloignés milite plus en faveur d'un commerce à longue distance que d'un réseau d'échanges local.

Il existe aussi, datant de l'âge du fer, des traces d'un commerce local de poteries au Ghana, mis en évidence par la présence, dans le fond archéologique, de poteries d'argile étrangères à la région où les objets ont été découverts. York a indiqué que plusieurs des remarquables poteries trouvées

70. C. Flight, 1967.

71. R. B. Nunoo, 1969.

72. B. W. Andah, 1973.

à New Buipe étaient faites d'argile provenant d'un rayon d'une centaine de kilomètres autour du site. C'est le cas d'une poterie contenant une pâte micacée qui a été trouvée à Begho<sup>73</sup>. Priddy a même fait état de distances plus importantes, citant l'exemple d'objets originaires des hautes terres du Ghana importés dans la région septentrionale où peu de poteries étaient fabriquées localement<sup>74</sup>. L'importance de ce commerce n'est peut-être pas seulement de témoigner de contacts entre cultures au niveau régional; il démontre aussi que très peu de sociétés agricoles vivaient en autarcie complète. Selon cet auteur, le début du commerce à longue distance en Afrique de l'Ouest est inextricablement lié à l'exploitation des métaux et des gisements d'argile et de pierre susmentionnés. En fait, il semble raisonnable de supposer l'existence, dès les premiers temps de l'âge du fer, d'un réseau d'échanges commerciaux lointains, vaste et complexe, rayonnant à partir de quelques points centraux situés dans les diverses zones écologiques et reliant, d'une part, les populations côtières et les communautés agricoles de l'intérieur et, d'autre part, les populations du Sud et les communautés pastorales du Nord.

## Conclusion

La présence d'un grand nombre de métiers, attestée dans des sites comme Igbo-Ukwu, semble témoigner d'une consommation importante de capital collectif. Elle dénote également l'existence de techniques évoluées, une accumulation de richesses, l'institution (probable) d'une autorité rituelle et la participation à certains échanges. Selon Shaw, les très nombreux objets en cuivre découverts lors de fouilles auraient pu servir de monnaie et le cuivre employé dans la fabrication des bronzes était nécessairement d'origine transsaharienne, tandis qu'une quantité considérable des 165 000 perles retrouvées pourraient avoir été fabriquées en Inde, quelques-unes provenant peut-être de Venise, encore que +900 paraisse une date trop précoce pour des contacts présumés avec Venise<sup>75</sup>. Les gisements de cuivre les plus proches auxquels on peut penser se trouvent dans la région d'Azelik (Takedda), près de l'Air (au Niger) et de Nioro, au Mali. Il est impossible de déterminer l'origine exacte du cuivre utilisé pour la fabrication des bronzes d'Igbo-Ukwu et de savoir si ce cuivre était importé d'Afrique du Nord ou s'il aurait pu provenir de l'une des sources soudanaises. En fait, on trouve du cuivre et du plomb à Abakaliki et de l'étain à Afikpo et Calabar<sup>76</sup>. En outre, Onwuejeogwu affirme avoir découvert des traces d'anciennes exploitations

73. R. N. York, 1973, p.92, 150 et 151. Mathewson et Flight ont démontré la présence du bol kisoto (un petit bol globulaire, à bord légèrement garni de perles, d'une texture grise caractéristique) dans un rayon de 90 kilomètres autour du confluent de la Volta Noire et de la Volta Blanche. Ils font remonter cette poterie aux XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles.

74. B. Priddy, 1973, p.3.

75. T. Shaw, 1970, vol. I, p.225-267.

76. M. Onwuejeogwu, 1974.

minières dans ces régions<sup>77</sup>. S'il est dans le vrai, ces régions nettement plus proches constitueraient des sources d'approvisionnement en cuivre beaucoup plus vraisemblables. Quoiqu'il en soit, la quantité d'objets en cuivre datant d'avant +1300 trouvés dans le sud du Nigéria indique que le commerce était très important à l'époque et existait probablement depuis cinq cents ans. L'excellence de la technique et le commerce à longue distance que ces pièces paraissent indiquer laissent supposer l'existence d'une économie agricole développée, complétée probablement par la chasse et la pêche et dégageant un surplus collectif considérable. Les découvertes d'Igbo-Ukwu et l'étude approfondie de la société nri faite par Onwuejeogwu apportent beaucoup d'éléments à l'appui de cette hypothèse.

En outre, un commerce à longue distance de produits de luxe tributaire des distinctions sociales pourrait avoir existé indépendamment même des marchés locaux. Par exemple, on peut imaginer que des marchands itinérants se présentaient dans les cours royales et les maisons des notables tout en fréquentant les marchés le cas échéant. Dans certains endroits, comme on l'a montré, des échanges régionaux réguliers portant sur des articles particuliers comme le sel, les étoffes, les métaux, les perles, les poteries et les outils de pierre se sont développés à partir de l'époque du Néolithique supérieur ou du début de l'âge de fer. Il se peut même que ces échanges régionaux n'aient pas toujours entraîné la création de marchés entièrement nouveaux mais, plutôt, qu'ils aient parfois permis d'établir des relations plus régulières entre des marchés locaux déjà existants mais à caractère périodique. Par exemple, le commerce régional du sel remonte au moins à la fin de l'âge de fer (1300-1600) et se faisait du Sahara vers le Soudan et de la côte vers la forêt. Plusieurs historiens ont souligné à juste titre que la nature de ces échanges devait correspondre à une nécessité géographique dans le sud-est du Nigéria<sup>78</sup>. De grandes parties du delta du Niger sont trop marécageuses et présentent une salinité trop élevée pour que l'on puisse y développer l'agriculture ou l'élevage; en revanche, l'arrière-pays est dépourvu de gisements de sel; de sorte que les deux régions trouvent avantage à échanger du sel et des poissons séchés contre les surplus des productions végétales et animales. Selon Jones, les légendes d'Andoni et de Bonny donnent à penser qu'il existait une industrie d'extraction du sel par ébullition dans la région de Bonny avant l'arrivée des négociants européens<sup>79</sup>. Il est tout à fait possible que ces échanges entre la côte et l'arrière-pays aient été aussi anciens que le peuplement des régions côtières, d'autant que ces peuples sont probablement venus de l'arrière-pays.

Au moins l'un des réseaux régionaux constitués pour permettre l'échange de produits entre le delta et l'arrière-pays a débouché sur la création de réseaux de commercialisation linéaires qui se développaient le long des rivières et des fleuves à partir du delta<sup>80</sup>.

77. *Ibid.*

78. E. J. Alagoa, 1970, p. 325-330; D. Northrup, 1972.

79. G. I. Jones, 1963, p. 35.

80. *Ibid.*, p. 13; U. Ukwu, 1967, p. 650.

Le commerce régional des perles se pratiquait plus dans le sens est-ouest que dans le sens nord-sud. Un type de perle appelé « akori », dont le commerce était pratiqué sur de très grandes distances autour du golfe de Guinée, n'a jamais été identifié de manière satisfaisante.

Des réseaux d'échanges régionaux se sont également étendus autour des centres de l'industrie textile. Ces centres avaient atteint un très haut degré de perfectionnement au cours de « l'ère culturelle d'Igbo-Ukwu » et ils ont subsisté jusqu'à une époque récente. Par exemple, au XVI<sup>e</sup> siècle, le peuple de Benin utilisait des étoffes analogues à celles qui ont été découvertes à Igbo-Ukwu et au siècle suivant, il tissait, importait et exportait des quantités importantes d'étoffes, dont certaines avaient peut-être été fabriquées par des Igbo (par exemple, les Akwete du sud du pays igbo, réputés depuis longtemps pour leurs tissus de coton d'une grande originalité)<sup>81</sup>. Mais les plus importants des réseaux d'échanges régionaux dans l'arrière-pays igbo à partir de l'époque d'Igbo-Ukwu étaient apparemment ceux qui concernaient le fer et d'autres métaux et faisaient peut-être appel au concours de forgerons itinérants.

81. D. Forde et G. I. Jones, 1950, p. 43.